

Guerre Franco-Allemande 1939

1940-1945

Mémoires du K.G.

Matricule :
49626



CAHIER N° 1

Jean-Louis Morvan

Samedi 19 Juin : 1940 - 1945 : 19 Mars - Lundi

Matricule 49 626

Cahier n° 1.....pages

19 Juin 1940 - Guingamp **3**

	1. Fronstalag de Compiègne	1er Août 1940 au 8 Déc 1940.	13
XIIA	2. Stalag de Limburg	du 11 déc 1940 au 9 Janvier 1941.	16
XIIB	3. Stalag de Frankenthal	a. Ludwigshafen : 9 Janvier - 15 Avril	18
		b. Worms : 15 Avril - Juin	32
		c. Frankenthal : Juin - 26 Sept	45
		d. Worms : 26 Sept - 15 Oct	58
		e. Frankenthal : 15 Oct - 25 Oct	62
XIIB	4. Oflag de Mayence	25 Octobre au 29 Déc 1941	64
XIIA	5. Stalag de Limburg	29 Déc 1941 - 9 Janvier 1942	72

Cahier n° 2.....

XIID	6. Stalag de Trêves	a. Cochem : 15 Janvier - 20 Février	
		b. Traben-Trarbach'h - 9 Jan 1942	
		19 Mars 1945	
		c. Trêves : 6 Juillet - 5 Août 1944	

19 Mars 1945 - Traben-Trarbach

(© J-L.M. 2004, version du 20/03/2010)

8 juin 1940

Je prends le train à Landerneau pour aller à Guingamp où je suis appelé sous les drapeaux. La défaite française s'accroît ; les Allemands franchissent la Somme, atteignent l'Oise, foncent sur Paris. Mais le moral français persiste à être élevé. Nous croyons à un redressement, à une deuxième Marne.

Guingamp. Suis affecté à la cinquième compagnie du premier bataillon, cinquième secteur. Samedi : sortie en ville. Dimanche : recevons habit militaire, treillis kaki. Toute la semaine nous apprenons à marcher au pas, à manier le fusil. Les bacheliers forment une compagnie à part. Nous devons partir à Fontenay Le Comte suivre les cours d'E.O.R. Je demande à aller dans l'aviation.

14 juin. Comme Hitler l'avait prédit, Paris tombe. Mais nous ne perdons pas espoir. La Seine est franchie, les Boches déferlent en Normandie, atteignent Rennes. Coup de foudre à la caserne. Pétain doit parler (17 juin). De sa voix de vieillard il fait part de son sacrifice et demande l'armistice. Et le monde est accablé ... Le soir, alerte aux parachutistes.

18 juin. Le bruit court que la caserne sera bombardée. Nous l'évacuons tous et nous dirigeons vers un bois (Bois de la Roche). Y passons la nuit. Ellégoët et moi, nous construisons une hutte de feuillages. Plus loin, les officiers et les anciens sont saouls. Ils ne boivent que liqueurs et apéros, pris à la caserne. Quant à nous, il nous est défendu même d'acheter de la bière. Recevons quelques cigarettes.

19 juin. L'aspirant Amiot rassemble sa compagnie et désolé (il pleure) nous dit que les Allemands ont occupé Guingamp, que nous devons nous rendre à la caserne. Le colonel Quinton a donné ordre de ne pas s'évader sous peine de mort. Le lendemain matin, nous nous rendons (deux mille hommes) en rang à la caserne : officiers en tête. Une sentinelle allemande occupe l'entrée. On nous fait savoir que la classe 40 ne sera pas considérée comme prisonnière. Toute la journée, des camions allemands ramènent des prisonniers français rescapés de Norvège et qui courent les routes. Nous rentrons dans nos chambres : tout a été pillé par les civils. De mes affaires je ne trouve que mon livre de messe. Magasin pillé aussi.

21-24 juin. Quittons la caserne et prenons le train jusqu'à St-Brieuc. Puis nous débarquons à Loudéac (en wagons de première classe). Là on nous on nous parque dans le champ de football de la ville. Y passons la nuit :

j'ai froid, n'ai pas de capote. Antoine et moi, nous nous serrons l'un contre l'autre. Le lendemain on amène un autre convoi et des marins de Brest. Sommes serrés comme des sardines, pouvons bouger à peine. Nous commençons à connaître la vie de prisonniers. Tout autour des mitrailleuses. Un pauvre gars de Loudéac (classe 40) voulant aller chez ses parents, se fait abattre à cent mètres de chez lui. Depuis deux jours on n'a reçu aucun ravitaillement. Un camion de pain arrive et traverse la foule. Arrivé au milieu du champ un boche jette les boules à tous endroits. Des milliers de mains se lèvent, on se bat ... Du bout du champ, un boche filme la scène qui passera en Allemagne et prouvera de la discipline française. Feraient-ils mieux eux, s'ils mourraient de faim ? Ellégoët a pu saisir une boule. Nous mangeons avidement. A midi, soupe. Mais la moitié seulement a pu être ravitaillée. N'ai pas eu cette chance, car peu de temps après survient une averse formidable : tout le monde est trempé jusqu'aux os (cette fois la formule est exacte) et il pleuvait très dru. En fin de compte on nous parque dans l'hôpital. Je dors, trempé, sur le ciment ... Nous apprenons le 24 que l'armistice est signé à Compiègne. La France est battue !!

24 juin. On nous fait défiler à travers Loudéac. Sur la place : le hideux drapeau de guerre allemand ; croix gammée et croix de fer. Gare. Cette fois ce n'est plus dans des wagons de première classe mais des wagons à bestiaux et nous arrivons à Coëtquidan.

Coëtquidan. Nouveau camp. Partout de belles baraques. Le camp est très bien, les baraques sont nouvelles et propres. Peu après notre arrivée, certains découvrent le magasin et défoncent la porte. Bientôt c'est la ruée. Près de la porte un tas de savon de Marseille s'écroule. Et le monde patauge dans le savon. Partout des tas de souliers, des effets neufs : chemises, capotes, manteaux, ... Je m'habille de neuf et remplis ma valise de lainages. Et le monde prend ce qu'il peut transporter. Il n'y a que l'embarras du choix.

Les arrivées de prisonniers se font nombreuses. Nous devons aller au vieux Camp : sale, inconmode. Garages de chars. Les Français sont employés à poser eux-mêmes les barbelés. Un lieutenant français s'occupe du ravitaillement et tous les jours ramène pain, chocolat. Puis à la "Villa des Roses", petite baraque de huit, ancienne cordonnerie. Des chants, des fêtes sont organisées. Le 14 juillet : courses et attractions. On prévoit des fêtes aussi pour la Ste-Anne. Tous les matins, nous assistons à la messe. Mr Beaurepaire, économe de St-Charles, St-Brieuc, est avec moi.

18 juillet. Je suis de corvée avec une centaine d'autres : allons à la gare. Nous devons décharger un train de munitions dans des charrettes et allons les vider au parc d'artillerie du Camp. Un ingénieur français nous dit que les obus ont été contrôlés et qu'ils sont inoffensifs que des briques. Arrivés au parc il est deux heures de l'après-midi. Aussi la faim creusant l'estomac, chacun se presse. A deux dans chaque wagon, nous jetons les obus comme des pierres : dans ma charrette ce sont des obus de 75. Un à un ils disparaissent et vont agrandir le tas à côté. Soudain, un éclatement terrible. Mes oreilles bourdonnent, je suis entouré de fumée. Je saute, me sauve. Tout est calme. Un de mes obus 75 a éclaté. Les rayons de roues de charrette sont brisés, le cheval a un éclat dans les reins, le sang gicle. Les éclats ont passé sous moi. Un camarade a eu le ventre égratigné, mais c'est insignifiant. Sur un espace de cinquante mètres carré nous étions cent hommes.

26 juillet. Ste Anne. Chants bretons. Grandiose messe en plein air. Le Gall, de Brest, organise des fêtes. Y vois Marcel Doll et Félix Tanguy.

30 juillet. Rassemblement général. Trait de fourberie teutonne. Il s'agit de classer les prisonniers suivant leurs professions pour les rapatrier. Je perds Félix Tanguy qui part. Nous devons rejoindre Rennes le lendemain afin d'être libérés.

31 juillet. De bonne heure le matin on nous embarque dans des camions de la Reichsbahn à cent dans chaque camion avec remorque. Il y a une vingtaine de camions. Traversée du Morbihan, chaleur torride ! Rennes. Allons-nous nous y arrêter et être libérés ? ... Les camions traversent la ville en trombe. Des civils nous jettent du pain, du vin. Fougères : c'est le marché. Et le monde se précipite au passage des camions et jettent ce qu'ils ont sous la main. Cela nous console de voir que nous ne sommes pas mis au "rancard" de la société. Les premiers camions n'ont pas autant de chance car les civils sont surpris et il leur faut du temps pour courir prendre leurs provisions. Mr Beaurepaire reçoit une miche en pleine face et le sang coule de son nez bien égratigné.

Laval. Le Mans. La plaine normande. C'est le temps des moissons. Court arrêt en pleine brousse pour les besoins. Les mitrailleuses sont braquées. Evreux : beaucoup de ruines. Traversons la Seine ... sur un pont en bois. Au bout du pont, des tombes de soldats français. De chaque côté de la route des trous d'obus, carcasses de voitures brûlées, d'avions abattus (la plupart français). Avec satisfaction nous voyons une fois la Croix Noire. **Beauvais** : beaucoup de ruines. La cathédrale est intacte. Il commence à faire nuit. Seconde halte d'un quart d'heure. Reçu aucun ravitaillement.

Nous nous demandons avec inquiétude où l'on veut nous mener. Il est onze heures : nuit noire. Traversons les ruines d'une ville, puis roulons à travers des ruines, à droite, à gauche. Nous apprenons que nous sommes à Compiègne. La guerre a dû faire rage ici ! Les camions s'arrêtent. Traversons l'Oise sur un pont en bois et entrons dans une caserne (caserne Jeanne d'Arc des Spahis).

On nous parque dans le manège à chevaux ; une couche de poussière et de sciure de vingt cm. La poussière rentre partout. Le lendemain nous nous réveillons méconnaissables, noirs.

2 août. **Compiègne**

Un café fait un bien immense. Gorge desséchée et pleine de poussière. Toute la journée ; appel à onze heures, touchons un bout de pain. A midi, ordre de marche, cette fois à pied. Il s'agit de faire trente kilomètres paraît-il. Tous sont fatigués du voyage (de Coëtquidan à Compiègne cinq cent kilomètres debout dans un camion, pouvant à peine bouger). Retraversons la ville : le soleil tape à pic et nous avons un barda trop lourd, suivons l'Oise. Le pont de chemin de fer, sauté par le génie français, gît dans la rivière. Margny, près de Compiègne, puis une côte très dure.

J'ai des difficultés, mes jambes ont peiné à me porter, la colonne s'étire, les gardiens tempêtent, nous poussant comme un troupeau de bêtes, lançant des mots qui doivent être jurons, car je ne comprends un traître mot à leur langue si sonore, rude, gutturale. Marcel Doll m'accompagne, tous deux avançons péniblement. Des valises, des musettes, des capotes et vestes gisent dans les fossés. Les camarades s'en sont délestés. Marcel, de colère, jette plusieurs plaques de chocolat par terre, puis sa valise, je fais de même, donne une paire de souliers neufs (pris à Coëtquidan) à une femme, laisse ma musette et ma capote dans le fossé, puis ma veste. Je n'ai plus que ma valise et je puis à peine avancer : c'est comme si on m'avait mis un bâton entre les jambes. Une fontaine. Je m'y précipite, me rafraîchis la bouche, mais n'avale pas l'eau, trop froide. Halte au haut de la côte, face au terrain d'aviation. Il est plein d'avions, mais cela ne m'intéresse nullement et, mort, je m'affale dans le fossé. Qu'il fait bon se reposer, je suis arrivé beaucoup en retard à la tête de la colonne et, à peine arrivé, le convoi se met en marche. Beaucoup ne bougent pas, j'en suis. Les «gardiens» les examinent un à un et obligent les jeunes à se lever. Ils me regardent : "Ah, il est tout jeune, il peut marcher, aller raust." Je fais mine que je ne puis, ils se mettent à hurler. Je laisse tout après moi : valise dont Marcel me promet de se charger car il peut rester :

une auto sanitaire doit venir les prendre. Je ne porte plus rien, suis en corps de chemise et quand même je n'en puis plus. Le fait d'être resté hier debout m'a brisé les jambes. Et une chaleur ! Ma chemise n'aurait pas été plus mouillée si on l'avait trempée dans l'eau. Me voyant si faible, deux camarades (un Penven de St Briuc) viennent à moi et me soutiennent. J'allais me jeter dans le fossé et là, je crois, le boche aurait eu beau crier, je serais resté et j'aurais préféré recevoir la balle. Il a le revolver au poing et m'avait déjà plusieurs fois menacé, le criminel ! Je ne lui en voulais car j'étais vide de tout sentiment. Les deux copains me soutenant, je traîne encore et pleure découragé ! Et je revois la maison que j'ai quittée il y a à peine quelques semaines. Oh ! s'ils voyaient maintenant leur fils et frère, quelle loque ! Le camion nous croise, allant prendre les malades. Penven fait signe au chauffeur ; inutile ! Et pourtant je suis à bout, la tête me tourne, je m'arrête et vomis un liquide visqueux, je suis tout pâle. Le Boche a enfin pitié et me fait signe de m'adosser à un talus pour attendre l'auto sanitaire. Penven reste avec moi quitte à marcher deux fois plus vite pour rattraper ensuite la colonne. Quelle reconnaissance je lui dois. Je ne le connaissais pas du tout auparavant, comme lui ne me connaissait pas. Il avait mal au coeur, me disait-il, de me voir ainsi en difficulté. Je reprends des forces et me demande la raison de cette défaillance : est-ce la journée d'hier, ou la nuit dans le manège ou une insolation, je n'ai pu le savoir. L'auto arrive enfin. J'y monte ; le chauffeur, assez sympathique, fait monter Penven pour rattraper la colonne. Marcel Doll, dans le car, mais pas un mot ne se dit, tous sont anéantis : vieux et jeunes.

L'auto s'arrête dans une bourgade, à Monchy-Humières ; c'est là que les hordes allemandes ont été arrêtées en 1916 par les Français. Un poteau l'indique. On nous fait descendre dans une cour, près de la route, sous un cerisier. Les civils accourent. Nous nous étendons pour dormir, mais sommes pressés de questions : on nous apporte des fruits (prunes), du pain, du beurre. Mr le Curé arrive avec une corbeille de fruits et un broc de vin. Mais nous préférons l'eau tant notre soif est ardente ; une jeune fille court acheter de l'alcool de menthe. Nous restons là jusqu'à huit heures. A six heures passe la colonne. Les camarades sont exténués et nous disent qu'un est mort frappé d'insolation. Son frère l'accompagnait (ils étaient de St Pol de Léon). Je vois son frère passer, désolé, inconsolable. Deux camarades l'encadrent et les Boches les chassent toujours comme un troupeau.

On nous annonce à Monchy que nous serons dirigés sur Gournay où nous serons employés chez des civils pour les travaux de moisson. Cette nouvelle nous enchante, car nous croyions que l'on voulait nous diriger sur l'Allemagne. Ils sont capables de tout, ces Boches. A huit heures une charrette vient nous prendre. Le conducteur est un Marcel Bourbier qui a

fait la guerre dans les chars et s'est évadé. Il nous raconte que sa ferme a été complètement brûlée. Arrivons à Gournay sur Aronde, petite localité de quelques cinq cent habitants. Et autour c'est une plaine immense où la moisson est à peine commencée. Quatre patrons cultivateurs dans la commune, les autres ne sont que des ouvriers ou des commerçants. On nous loge dans une salle de danse ... Le village a peu souffert : huit bombes sont tombées sur la route. Le lendemain les gardiens nous conduisent chez nos patrons. Avec neuf autres camarades je vais chez P. Bourbier. La maison et la ferme étant détruites, il loge chez une bonne (Mme Roucoux), petite habitation. Faute de place nous mangeons dans la cour : pain sec et lait. Et le patron, un géant bien ossé, sec, soixante cinq ans, nous conduit sans perdre de temps au travail. Nous devons mettre les gerbes en tas. Le patron nous quitte. A midi il revient nous prendre et se met à hurler : "Chez moi, dit-il, on travaille ou on ne le fait pas ; dans ce cas on vous met à la porte", ... et de se lamenter ! (Nous aurions dû faire au moins le double ! et les tas sont mal faits) ... et de porter les mains à la tête. Nous étions éreintés de la marche de la veille et nous faut encaisser ce sermon de la part d'un Français ! Nous apprenons par les civils que c'est un monstre de travail et qu'il exige de ses ouvriers un travail impossible. La nourriture est médiocre, insuffisante pour le boulot. Il serait excusable, puisqu'il n'a rien, s'il nous avait traité avec douceur, mais nous n'avons aucune pitié de lui. Nous le menaçons d'une pétition à la Kommandatur, l'ordinaire s'améliore de facto. Nous apprenons que sa ferme a été brûlée par les Allemands. En juin 1940 tout le village a dû évacuer, et quand ils sont revenus en Juillet, ils ont vu un écriteau sur la grille de l'entrée : "Vengeance de mon père". La maison, un château, a été brûlée de fond en comble ainsi que la ferme : quatre locomobiles, deux tracteurs, les hangars agricoles, étables, écuries, tout est calciné. En 1914-18, Pierre Bourbier avait employé vingt prisonniers allemands et les avait on ne peut plus maltraités. En temps de paix, l'ex-prisonnier a dû revenir dans la région et montrer à son fils la ferme du patron. Le fils s'est vengé. Les maisons attenantes n'ont absolument rien. A Bourbier il ne reste plus que quelques chevaux avec lesquels il a évacué et la moitié (quatre cent) de son troupeau de moutons laissés en pâture.

Tous les jours nous charroyons du foin et du blé. Je ne suis pas habitué à ce travail, aussi le soir je suis éreinté de lancer les gerbes sur un tas qui n'en finit pas. J'étais un jour en train de décharger une charrette de foin sur un tas très élevé. Il est midi et quart. Mes bras n'en peuvent plus. J'ai presque fini la charrette quant une autre voiture survient. Mais je veux m'en aller. Du haut du tas Bourbier jure et me commande de rester. "N'oublie pas que tu es prisonnier et que je puis te faire partir au camp quand je voudrai". Le breton est têtue et je lui dis Zut. Je m'en retourne à la maison (les tas de foin se font en effet en pleine campagne près des

pâtures où vivent les bêtes)... Je mange avec les copains. Bourbier arrive, furieux : "Vous êtes tous âgés, dit-il, et vous travaillez consciencieusement mais avec ce gosse (me désignant) je ne puis rien faire de bon. Il fait son travail à moitié, mécontent toujours. A présent il vient de me quitter en plein boulot". Les autres répondent que je suis trop faible pour un tel travail (venant à peine de quitter les études), ce n'est pas mon métier. "S'il ne peut le faire qu'il s'en aille au camp". Mr Pronost se lève et dit : "S'il part, nous partirons tous ; nous sommes Français j'espère ; nous souffrons assez. Ce n'est pas la peine d'augmenter inutilement nos souffrances". Nous allons sur la place où les civils du bourg viennent nous parler pendant la demi heure de repos. Le patron survient. "Tenez, dit-il, ce Curé, il a l'âme d'un communiste". Ces paroles viennent d'un catholique ! qui d'ailleurs préfère se crever le dimanche aux champs que de se morfondre et de "bégayer" des prières à l'église. Nous sommes en France ! ...

Le dimanche nous travaillons jusqu'à midi. L'après-midi les gardiens, armés de mitraillettes, nous font faire une promenade. On nous menace que si quelqu'un s'évade on prend en otage père ou frère ! Le pays est très riche en fruits : prunes, pêches. Nous en profitons. Des après-midi entières j'aiguise les lames des faucheuses-lieuses. Le 15 août, devons travailler comme en semaine.

20 août. La moisson n'est pas à moitié mise en tas (le patron a plus de cent hommes) que nous devons rejoindre Compiègne. Nous refaisons le même chemin à pied, mais une charrette transportait nos bagages que nous avons plus ou moins retrouvés. (Le 3 août en effet une auto a recueilli tout ce que nous avions laissé dans les fossés et sur lesquels les civils n'avaient pas encore fait main basse. Et les bagages ont passé de village en village et chacun a pris ce qui lui appartenait. J'ai pu retrouver un peu de ce que je possédais.) ... Nous retournons à Compiègne.

20 août, 25 septembre 1940. Caserne Jeanne d'Arc. Je loge dans une chambre à côté de M. Doll, Antoine, Derrien. Les poux y grouillent. Tous les jours on voit les pauvres prisonniers adossés aux murs et fouillant leurs loques. De nouveau je me vois obligé de laver mon linge (ce qui me déplaît souverainement). Des W.C. sont insuffisants. On creuse des fossés dans la cour et que l'on recouvre de terre. Au bout d'un mois : la cour est pleine. C'est une infection. La nourriture est presque nulle. Marcel Doll est cuistot de notre compagnie et j'en profite heureusement ... Je suis des cours d'allemand donnés par un professeur agrégé. Rencontre mon sympathique camarade de Coëtquidan (Gaby Rénouf 21 place Henri Gréville. Cherbourg). Bien souvent le soir, dans

une cour non encore infectée, nous nous promenons tard dans la nuit : discussion sur tout sujet. Il nous répugne tellement de nous allonger sur une paille (on n'a pas de lit) où grouillent les bestioles ... Parfois je réussis à aller en corvée en gare qui est toute détruite. Je fais du terrassement, de la peinture (peins les chaises brûlées). Les voies sont réparées. Des trains de marchandises passent, les wagons bourrés de souliers neufs, vélos, autos, machines, se dirigeant sur l'Allemagne. Ils nous prendront tout ces rapaces ! ... Dès leur arrivée, c'est la ruée vers les magasins et là ils prennent tout ce qui leur tombe sur la main, paient avec des billets qui remplissent leurs poches et auxquels le pauvre civil ne comprend rien. Mais à la fin, les civils, s'enhardissent et cachent leurs produits. A Compiègne, les Boches ne peuvent plus trouver une plaque de chocolat tandis que nous, nous en trouvons comme nous voulons. Les corvées en ville, à la gare, nous permettent de faire nos emplettes ... Je rencontre à la caserne mon adjudant de caserne qui avait déjà commencé à me prendre en grippe. Mais à présent il n'y a plus de grade qui tienne et nous sommes d'excellents amis.

Il y a un millier de noirs à la caserne. Certains sont très intelligents et très instruits et feraient honte à bien des Français. Je vais souvent leur parler. Fais connaissance aussi d'un jeune pilote de la R.A.F. Malgré la défaite, il ne perd pas espoir.

Mais le temps se passe avec une monotonie désespérante. Que la captivité pèse, que la privation de la liberté est dure. F. Derrien écrit à Bourbier et lui fait savoir que s'il veut il peut nous reprendre. Le 25 septembre son fils Marcel arrive à la caserne et tous les trois : Derrain, Antoine et moi reprenons en voiture le chemin de Gournay.

Gournay-sur-Aronde
25 septembre, 6 décembre

Le vieux Bourbier a oublié nos discussions du mois dernier et est heureux de nous ravoir car aucun civil ne veut plus travailler chez cette brute avare. Nous arrivons pour le battage en plein champ avec des locomobiles. Je suis sur le tas : travail monotone et qui ne me plaît guère. Nous n'avons plus de gardien, mais le patron est responsable de nous. Tous trois, sommes bienheureux qu'on nous ait arrachés de Compiègne. Nous avons une petite maison à nous trois. Nous nous faisons une splendide litière. Plus tard des civils nous apporteront deux lits. Antoine et moi couchons ensemble. Le travail fini nous y passons ensemble d'agréables soirées. Recevons des colis de linge de Mme Simottel sans que nous lui ayons rien demandé. Je reçois un superbe bleu.

Octobre. La vachère de Mr Bourbier, une Yougoslave (ses ouvriers sont tous étrangers, polonais) retourne chez elle. D'office le patron me désigne pour traire les vaches (j'avais dit un jour que chez moi je l'avais fait). Matin et soir j'attelle mon cheval blanc à une carriole et en route pour la pâture (cinq kilomètres). Les vaches sont attachées aux piquets dans un endroit non encore brouté. Une vache qui ne se laisse pas traire facilement, je la punis en la laissant à la même place ! Il y a des veaux ; malheur si l'un d'eux réussit à arracher son piquet. J'essaie de le rattraper ; il court et c'est une course effrénée à travers champs et bois. J'essaie parfois de mettre le pied sur la chaîne qui traîne ; résultat : je tombe comme une masse. D'autres fois je réussis à le prendre par la queue et alors c'est de nouveau la course ; je ne cours plus, je vole, touchant à peine la terre du bout des pieds. Si la bête se fatigue avant moi, ça va ; mais le plus souvent c'est mon coeur qui flanche et alors je dois rentrer chez mon patron. Celui-ci dans ce cas attelle son cheval de course à une voiture légère et tous deux allons à la pâture. Là commence une chasse (pas à l'homme, mais au veau). Assis dans sa voiture, jurant comme il sait si bien le faire, les mains serrant les rênes, il hurle après son cheval qui suit le veau partout où celui-ci va. En fin de compte, épuisé, la bave sortant de la bouche, le malheureux veau s'affale dans l'herbe. Il ne me reste plus qu'à le prendre ... Je me croyais au Mexique à la chasse au lasso. Il y a là un monstre de taureau. Au début je m'effrayais de m'approcher de lui quand je le voyais me fixer de ses yeux féroces. Mais il était tranquille. N'empêche que je craignais toujours qu'il ne prenne une crise de folie et prudemment je tenais le bout de la chaîne.

J'avais un jour déjà rempli un bidon de vingt litres de lait et commençais de traire une vache. Mon cheval attelé à la voiture broute, assez loin de moi. Mais un moment, il part. Je bondis ! Le cheval court, se dirige vers un talus. La charrette penche terriblement sur le côté, bascule et se renverse avant que j'arrive. Le lait coule. Vivement je saisis le bidon, à moitié vide ! Le cheval, aussi sur le côté, gesticule. Bien vite je le dételle. Un craquement ! Je regarde : le brancard est fêlé. Quel sermon je vais recevoir ce soir ! Enervé, je redresse avec mille peines la voiture, achève de traire et avec mille précautions, m'attendant à chaque instant à voir le brancard céder, me dirige vers la maison. Comme les autres jours je n'avais pas envie de chanter à tue-tête, en pleine brousse, mais de faire courir le cheval au galop. J'arrive. On me fait remarquer que j'ai peu de lait. Je n'y peux rien, dis-je, et je me garde de raconter l'aventure. Trois ou quatre jours plus tard, le patron remarque la fêlure et me la fait remarquer. Je fais l'ignorant. Le dégât est aussitôt réparé. Je respire. Bien vite l'accident est oublié et je me remets à chanter et je frappe, frappe la jument car je ne trouve jamais qu'elle va assez vite. On m'avait fait la remarque de tenir les rênes ferme car elle est sujette à tomber ; mais je

n'y pense guère, bien des fois elle est tombée sans mal. Un soir j'étais en retard (un damné veau m'avait fait suer), et le cheval allait au galop sur une forte pente. Soudain, il trébuche sur les pattes de devant, glisse. Avec peine, il se relève. Il fait nuit : je ne remarque rien. Mais en le conduisant à l'écurie mon patron s'affole et m'appelle en jurant comme un démon : "Tu en as fait du travail. Le cheval n'est plus bon qu'à la boucherie !". "Je n'y puis rien, dis-je, prenez donc un vacher, ce n'est pas mon métier !". Je reçois un autre cheval. Cette fois je fais plus attention. Le dimanche matin, Antoine m'accompagne pour que nous puissions assister à la messe. Et tous les deux chantions chants et cantiques bretons. De retour des pâtures, je m'occupais des travaux de la ferme tandis qu'Antoine allait aux pommes de terre. Un vacher arrive enfin, je suis débarrassé.

1er novembre. Toussaint et fête des Morts. La municipalité daigne assister à la messe. Défilé à travers le bourg. L'après-midi, nous allons à Moyenneville expédier nos effets. Visite de la bourgade. Toute la commune appartient à un même patron qui a plus de mille hectares de terre, une sucrerie, une usine. Les dimanches après-midi, nous visitons ainsi la contrée. Avec Antoine j'arrache les betteraves, minuscules. Au moment de la débâcle elles n'ont pu être «demariées».

Puis voici que le berger vient demander aide à son patron. Il ne peut suffire seul à la besogne et voudrait m'avoir. Me voici passé aide berger. Le matin les brebis sont à la bergerie. Et mon temps passe à mettre les nouvelles mères à part. Cris épouvantables, assourdissants ! et quel travail pour les attraper ! L'après-midi, c'est la promenade. La bergerie ouverte c'est la précipitation dans la rue. Vacarme inouï, bêlements graves des mères appelant leurs petits, cris des agneaux ressemblant étrangement aux cris d'un bébé. Et je reprends aussi le rôle de surveillant ; un peu différent toutefois du collègue ; car ici je ne réussis pas à faire taire mes élèves et pour ramener dans l'ordre les délinquants qui prennent fausse route, il ne me suffit pas de crier et de faire les mauvais yeux. Heureusement qu'il y a un chien berger qui m'aide et connaît mieux que moi son rôle de surveillant. Nous traversons ainsi la ville et allons dans les champs. Là le chien fait tout le travail ; je passe mon temps à lire. Ce serait agréable s'il ne faisait pas si froid. Il neige même ; ça promet un rude hiver ! Mais ce n'est pas seulement pour garder les moutons que le berger a besoin de moi : c'est pour autre chose. De ses yeux perçants il surveille le troupeau et je le vois de temps en temps courir vers une brebis qui lèche un nouveau-né. Celui-ci est mis en sac. Il nous est ainsi arrivé de porter trois ou quatre agneaux sur le dos. Les mères nous suivent, bêlant atrocement ! Quel métier ! Cela dure quinze jours.

Décembre. Il gèle fortement. La nuit, dans notre maison, nous n'avons pas trop chaud. Noël approchant, Antoine et moi commençons à préparer quelques chants.

Compiègne. Royal-Lieu. 6 décembre.

Nous étions en train de paver une écurie (ancienne grange) quand le maire arrive avec un papier. "Les prisonniers de la commune doivent se rendre à la caserne de Royal-Lieu, à Compiègne, pour un appel général". Tous doivent y être parvenus avant huit heures du soir. Les patrons sont responsables de leurs prisonniers et des sanctions très sévères seront prises pour punir les délinquants. Nous devinons ce que veut dire cet "appel général". Depuis plusieurs jours passent à Moyenneville des trains de prisonniers se dirigeant sur l'Allemagne. Nous pensons nous cacher ; mais ne voulons pas faire punir le patron qui nous a tout de même tirés de la misère de la caserne Jeanne d'Arc. Les cinq prisonniers à Gournay (J. Houdan et un petit Gouval de Paris qui devait voir sa femme le dimanche suivant !!), disons adieu à Bourbier ; sa femme malade depuis l'évacuation s'est à peine levée, frappée de commotion au vu de ses biens brûlés. Elle est mourante et couche dans un mauvais lit, elle, la Riche. Nous rejoignons Compiègne à six heures du soir. La ville grouille de prisonniers qui rentrent comme nous. Rentrons à la caserne. Appel.

7 décembre. Nouvel appel. Les appelés partent : tout le monde sait où. Ne sommes pas du nombre mais savons que cela ne tardera pas. S'évader ? Le camp est entouré d'une double rangée de fils de fer barbelés et les sentinelles prennent une garde attentive. Nous sommes pris dans le guet-apens. En juin nous avons été faits prisonniers parce que nous avions cru la parole d'un officier allemand certifiant que la 40 serait libérée immédiatement. A Coëtquidan nous avions cru encore à notre libération. Ici nous croyons encore leur parole et pensions venir ici pour l'appel ! Mentir, mentir, tel est leur principe. "Mentez, mentez, disait Voltaire, il en restera toujours quelque chose". Nous sommes assez stupides pour croire ces gens éhontés qui ne reculent devant rien quand il s'agit de leur intérêt. Dans quelques jours où serons nous ? Serons encore sur cette terre de France, cette pauvre France martyre de tant de guerres. Nous sommes bientôt mis devant la réalité car notre baraque est appelée pour un appel. On nous dit de nous tenir prêts pour le départ. Toute la nuit les phares éclairent les barbelés.

**Dimanche 8 décembre. Lille - Maubeuge - Mons - Bruxelles -
Malines - Anvers - Roosendal - Breda - Tilburg - Goch.**

Ordre de départ. En colonne nous quittons la caserne et traversons la ville. Les civils pleurent et nous réconfortent. Une femme nous dit : "Courage les gars. C'est pour peu de temps. En Allemagne c'est la Révolution". Peu de jours et ils seront à plat ! ... Nous ne pouvons croire cela. A-t-on une révolution dans un pays le lendemain d'une victoire si éclatante ? Arrivons en gare. Jean Gorval y voit sa femme et peut juste recevoir un petit colis. Et nous nous embarquons dans un train sinistre à cinquante cinq dans chaque wagon. La porte, fermée et nous entendons les Boches la verrouiller. Cette fois nous sommes tous pour l'Allemagne. Une seule fenêtre (un trou aux côtés du wagon) nous éclaire et nous permet de voir un peu le pays. Des barreaux de fer y sont posés rendant toute fuite impossible. Le train démarre. Nous avons encore un brin d'espoir. Se dirige-t-il sur Paris ? L'espoir est très vite déçu. Nous prenons la direction du Nord. Il est quatre heures.

Moyenneville. Il y a un mois, j'y étais. J'étais loin de penser que j'y passerais dans un train de bestiaux et pour quelle direction ! La Somme. Partout des indices de batailles, des villes en ruines. En campagne, des trous. La ville a bien souffert. Partout des ruines. L'église, style moderne, est intacte. Nous stationnons et il commence à faire nuit. Stationnons de nouveau dans une grande ville, entendons parler français, demandons où nous sommes : Lille. Où pouvons nous bien aller ? Nous n'avons pas de vivre car en quittant Gournay nous espérions y revenir et avions emporté très peu de vivres avec nous. Depuis seulement quelques biscuits. Nuit noire. Le train file. Sommes en Belgique. Dépassons Bruxelles. Il commence à faire jour. Halte dans une grande gare. Nous stationnons en face d'un train de soldats allemands. Par les trous nous pouvons les voir. Dans des wagons de 1ère classe ils jouent de la musique et chantent en partie. Malgré ma répugnance pour ces barbares je ne puis qu'admirer la beauté de leur musique et de leurs chants. Nous sommes tous silencieux. D'un côté les vainqueurs : tout leur sourit ; ils vont sans doute en permission, couverts de gloire. Ils seront choyés, acclamés. Ils sont les maîtres, tout leur est permis, tout est à leur disposition. Et nous, pauvres vaincus, entassés pire que des bêtes, privés de toute consolation, nous n'avons pour partage que haine et mépris ... Nous ne pouvons nous étendre pour dormir, la faim creuse nos estomacs ... Nous ne sommes plus du monde ... partout des barbelés nous en séparent. Comme des troupeaux de bêtes, on nous fait marcher où nos vainqueurs le veulent. Voici qu'on nous exile de notre pays sans même pouvoir embrasser nos êtres chers ! On nous conduit en terre étrangère où nous allons être sujets de vexations, cris de haine, allons être des bêtes de somme.

Personne-là ne s'apitoiera sur notre sort. D'ailleurs pensera-t-on à nous en France ? Le coeur humain oublie si vite. A part nos familles que serons-

nous pour les Français ? Des imbéciles qui croient encore au Devoir ! Cette opposition m'est cruelle. Par contre certains camarades n'ont pas quitté leur caractère bien français qui est de rire même des malheurs. Et aux chants harmonieux des triomphateurs, un copain, adossé face au trou, répond des beuglements sinistres. Il ne peut mieux nous peindre : un troupeau de vaches qu'on mène à la boucherie et qu'on ne doit plus nourrir parce qu'on va les abattre. Cette scène se passe à Roosendal (vallée des Roses!!) en Hollande.

Le train file, file. Il a hâte sans doute de nous faire voir la Bochie. Ville : Breda. Le train stoppe : pour la 1ère fois on nous ouvre la porte pour nos besoins (il ne fallait pas avoir la dysenterie dans le train !). Des civils, hollandais, accourent avec pain et vin. Mais nous sommes trop et quelques uns seuls profitent de l'aubaine. Un quart d'heure de halte et le train démarre ; les portes sont de nouveau bouclées. Tillburg. Paysage plat, des pâturages uniquement des pâturages. De temps en temps des réseaux de fils de fer barbelés, des fortins. Nous devons approcher de la frontière. Un fleuve, c'est la Meuse. Le pont est intact. De chaque côté du fleuve, des forts monstrueux. Certains ont reçu des obus. Mais la bataille ne semble pas avoir fait rage.

Et nous sommes en Allemagne : lundi 9 décembre 1940. Goch.

Allemagne

La frontière est franchie, le train s'arrête à une gare : Goch. Les portes sont de nouveau ouvertes et la Croix-Rouge allemande nous distribue pour la première fois des vivres : biscuits français, boîtes de conserves allemandes, fromage français, jus. Il était temps ! Depuis deux jours nous n'avions rien perçu. Ils ont voulu attendre que nous soyons en Allemagne. Le train remarche. Curieux, je regarde par le trou pour voir un peu ce pays mais ne puis voir que juste devant moi. Des cultivateurs sont encore aux champs, mais on ne nous agite pas les mains. Par ici, par là, des Français prisonniers qui, eux, nous saluent. Nous traversons un fleuve gigantesque. Nul doute, ce ne peut être que le Rhin. Bien des fois au Collège, en lisant des poèmes de Victor Hugo, j'ai rêvé à ce fameux Rhin, cause de perpétuelles discordes entre la France et l'Allemagne, et je brûlais de le voir. Mon rêve est réalisé, mais de quelle façon ! Le train longe le fleuve. Majestueusement calme, celui-ci roule ses eaux, indifférent à notre sort. Des convois de péniches traînés par des remorqueurs à roues le sillonnent.

Des villes, des villes, des cheminées d'usine à perte de vue. Nous devons être dans la Ruhr (notre ambition, l'objet de convoitise de la France). Halte dans une gare gigantesque : partout, devant, uniquement des rails, des trains. Au fond, des cheminées d'usine : Düsseldorf. Que le sort est cruel. Avec quel plaisir j'aurais visité ces villes en être libéré. Hélas ! Le train roule inexorablement vers une destination inconnue de nous. Retraversons le Rhin à Cologne, passons par Bonn. Il fait nuit noire. Le train roule ; nous sommeillons debout. Nous ne comprenons rien : après avoir monté en Hollande, nous redescendons.

Mardi 10. Limburg. Halte. Tout le monde descend. En colonne nous marchons, traversons la ville, mais devons faire des haltes car nous sommes épuisés par le voyage. Les Boches crient, sans pitié ils frappent à coups de crosses les retardataires. Faisons quatre kms. C'est la pleine campagne. Nous nous dirigeons bientôt vers une masse sombre qui a bien l'air d'un camp. C'en est un en effet. Y pénétrons. On nous engouffre dans des baraques comme des sardines. Tous les lits sont occupés, je m'endors sur le ciment. Nous sommes si serrés que nous ne pouvons changer de côté en dormant. Atmosphère fétide ; la baraque est infestée de poux, bientôt je les sens grouiller. C'est le calvaire de Compiègne qui recommence ... Réveil. Nous apprenons que nous sommes à Limburg, au Stalag XIIA. Cela me dit peu de choses. Vais examiner ma nouvelle "résidence". A l'entrée un "arc de triomphe" au haut duquel un gigantesque aigle allemand tient dans ses griffes l'horrible croix gammée. Une route goudronnée traverse le camp. De chaque côté des barbelés qui en séparent les baraques placées des deux côtés de la route. Le camp grouille de Français, en loques, pâles, de cette couleur jaune, caractéristique des prisonniers. La nourriture est affreuse. Le matin, un quart de jus. A midi une soupe. On y chercherait en vain quelque chose de consistant. Le dimanche parfois on nous sert un extra : soupe où sont mélangés : prunes, pêches, pommes, poires, pommes de terre, betteraves ! Horrible ! Mais la faim nous fait trouver cela excellent. Pour toute la journée : une boule de pain (mille cinq cent grammes) pour quatorze, une tartine ! un pain de margarine à cinquante !! Bref, au bout de quelques jours le corps est exténué. Pour nous agacer les Allemands nous font changer à tout instant de baraques. On a à peine trouvé un lit qu'il faut se lever, rester debout des heures entières pour un appel, attendre des ordres. En onze jours, nous avons changé huit fois de baraques. Impossible de s'organiser. Les prêtres n'ont pas le droit de dire de messe. Ils le font en cachette : Antoine et moi nous y assistons. Le 23 décembre : baraque 29. C'est la définitive. Il faut l'espérer car les changements nous fatiguent et nous abrutissent. Nous dormons à deux dans le même lit, sur les planches naturellement ; nous nous y sommes vite habitués. Le lit est trop étroit pour que les deux dorment côte à côte. Je suis avec Antoine, nous nous

couchons en sens opposé, la tête de l'un aux pieds de l'autre. Il fait très froid : moins quinze degrés. La baraque n'est pas chauffée. Nous passons nos journées au lit, tellement la faiblesse est extrême. Pour sortir je suis obligé de m'appuyer aux murs.

Mercredi 25 décembre. Noël.

Pour la fête, nous recevons les parts habituelles avec ... surplus ; pour chacun : boîte de sardine, un fromage à quatre (splendide) et un paquet de cigarettes. Messe en plein air. Grande foule malgré le froid intense. La veille au soir, à six heures, un prêtre de la baraque avait dit la Messe de Minuit. Quelques chants et le réveillon se passe ... sur les planches dures du lit. Puis écrire maison, la première fois d'Allemagne.

26 décembre. Tous les bretons sont rassemblés et on nous met dans une baraque à part. Nous sommes six à sept cent. Ils vont, paraît-il, être libérés. Devrons-nous croire une autre fois ? Le coeur humain en détresse s'accroche si vite à ces signes d'espoir que la plupart sont persuadés qu'ils reverront la France. Nous ne pouvons croire que les Boches ne vivent que de mensonges.

29 décembre. Nous passons à la fouille. Chaque prisonnier, à tour de rôle, rentre dans une salle pleine de Boches. Une grande table : d'un côté le français, de l'autre le Boche ; valises, musettes, vestes ; tout y passe. On nous prend rasoirs, couteaux, effets civils, argent français. Je réussis à garder mon complet bleu reçu de Mme Simottel ainsi que quelques centaines de francs que je dissimule dans ma ceinture ... Et c'est le dépouillage ! Terme tout nouveau pour moi. Nous nous déshabillons dans une salle, enlaçons tous nos effets et les portons dans une étuve. Le gardien ferme la porte sur le tout, ouvre la vapeur. Il s'agit d'exterminer les bestioles par une chaleur très forte. Très bon système s'il ne fallait pas revenir aux baraques où une heure plus tard on en a autant qu'auparavant. Pendant que les effets sont à l'étuve, nous passons au coiffeur. La coupe est ici uniforme : le coiffeur passe la tondeuse sur toute la tête ; l'opération finie, nous sommes tondus comme ... un oeuf. Drôle d'effet quand on y passe la main. Chacun regarde son voisin et pouffe de rire : "Si je suis comme toi, je ne suis pas beau à voir". Plus de jaloux, plus de frisés, ni de gommés, les chauves triomphent : "Il faut, disent-ils, venir en Allemagne pour voir régner la Justice". Et nous allons en salles des douches. Là quelque chose nous intrigue : un seau contenant une substance molle, grisâtre. Avant de nous doucher on nous explique que nous devons en mettre, frotter tous les endroits poilus du corps ! Horror ! Et le monde y passe. On frotte, passons à la douche et, ô stupéfaction,

tous les poils tombent comme par enchantement. Ce qu'on ne fait pas faire au pauvre prisonnier.

1er janvier 1941. Nous sommes en alerte de départ. Il neige très fortement. Dans une baraque voisine, des prisonniers anglais. Comme des gamins ils s'amuse à patiner. Pour célébrer le 1er de l'an, une soupe de morue capable d'empester toute une ville. Au fond, des bouteillons, d'énormes morceaux d'os. Quant à la chair, elle est invisible... Pendant toute une semaine nous attendons l'ordre du départ. Quand donc finira cette vie de camp, si démoralisante au possible. Il n'y a pas encore un mois que nous y sommes et déjà à bout. La neige est épaisse. Dans la baraque une boue immense, une atmosphère infecte. La soupe arrive tant désirée à midi, mais nous en avons juste le goût de cette eau sale qui ne fait qu'exciter la faim. Le 7 janvier arrive enfin l'ordre du départ pour les sept cent Bretons. Enfin, qu'ils nous envoient n'importe où nous ne pourrions être plus mal nourris qu'ici. Des camarades venus des kommandos de travail ne se plaignent pas trop.

8 janvier 41. On nous embarque, comme de juste, dans des wagons à bestiaux. Il fait excessivement froid et nous sommes presque heureux d'être entassés. Derrien, sous officier dispensé de travail, est resté au camp. Nous devons nous séparer aussi de Jacques Houdan qui est de la Normandie. Quittons Limburg. Il est deux heures. Suivons une rivière, le Lahn, affluent du Rhin, passons par Koblenz. A tout instant, le train s'arrête en pleine campagne, sans doute pour laisser passage à d'autres trains dans les grandes gares. Nous avons le temps ... Remontons le cours du Rhin qui suit la voie ferrée : Oberwesel, splendide ville entourée de vignobles et de rochers à pic. Le Rhin est très resserré. Bingen, Rüdesheim, Wiesbaden (la ville où siège la Commission de l'Armistice). Mais tout est indifférent à notre passage. Qui s'intéresserait à nous dans cette Germanie inhospitalière ? Mayence. Nous traversons le Rhin. Worms. Longue halte. Il fait nuit noire. Enfin le train s'arrête. Et le monde descend. Nous n'allons pas en France. Il ne fallait pas être si bête pour le croire. Nous saurons ensuite que nous sommes à Ludwigshafen-am-Rhein.

9 janvier. Ludwigshafen-am-Rhein

K.G. Arbeits-Kommando. 1500 prisonniers, 700 Bretons, 800 Français
1.000
M.Stalag XII B

Nous traversons un peu la ville, puis la contourmons. Neige épaisse, temps clair. Pendant que nous marchons, nous entendons le ronflement d'un avion qui tourne autour de la ville. Plus de cinquante projecteurs fouillent le soir ; véritable féerie ; partout des sillons lumineux vont, viennent, disparaissent pour revenir en un clin d'oeil, se croisent. Sans la guerre et notre situation, ce serait merveilleux. Nous devons marcher, marcher ; le barda n'est pas trop lourd. On nous l'a allégé à la fouille de Limburg. Parfois, l'avion se fait prendre par le feu d'un projecteur ; aussitôt tous les autres se jettent sur lui et on distingue alors, au croisement de ces feux, un point blanc qui continue sa course. Les feux le poursuivent. Nous voyons que c'est une manoeuvre, car un avion "ennemi" ne se laisserait pas ainsi suivre par les projecteurs sans réagir. Les avions anglais n'apparaissent d'ailleurs pas. Au contraire, à longueur de journée ce sont des nuées de bombardiers bimoteurs allemands qui sillonnent le ciel, allant bombarder l'Angleterre. Nous ne plaignions pas trop ce pays. Il nous a bien délaissé l'année dernière ! Et peut-être qu'étant émoustillée, la bête retrouvera sa force. "Nous avons perdu des batailles, disait Churchill, mais jamais la guerre". Nous arrivons enfin dans un camp. Quantité de baraques en bois et bien entendu les éternels miradors et barbelés. Avec Antoine je vais dans la baraque 17. Un couloir passe au milieu de la baraque, ce chaque côté des chambres à vingt. Les lits ne sont qu'à deux étages (à Limburg : trois étages) et il y a des paillasses. Chaque chambre a un poêle. Cela nous change de dormir sur du bois et je m'assoupis sur ma paille. Dans un lit de plume je ne me serais pas trouvé mieux.

Jeudi 9 janvier. Toute la matinée appel. On demande à chacun sa profession. Après-midi, fouille des baraques. Nous devons rester des heures entières dehors, dans la neige et le froid cinglant pendant que les gardiens passent dans chaque chambre avec les objets qu'ils considèrent inutiles pour nous. Nous n'avons droit qu'à un habit. C'est la loi de la pauvreté.

I.G. Farben Industrie Ammoniakund Anilin Aktien-Gesellschaft

Vendredi 10 janvier, cinq heures. Réveil. Les gardiens passent dans chaque chambre et hurlent "Aufstehen alles raus". Pas habitués à ce genre de réveil, nous sommes vite sur pied. Nous avons le jus et une boule de pain à quatre, un peu de margarine et à peu près la même quantité de charcuterie. On nous avertit que ce pain doit servir pour toute la journée et que nous n'aurons une soupe que le soir à six heures ! Ce n'est guère beaucoup mieux qu'à Limburg et nous devons sans doute

travailler. Comme étudiant, je suis dans les bons à rien, sans profession pour eux : nous sommes une vingtaine ensemble. Un civil vient nous prendre à la porte et nous marchons. Jour et nuit dans le camp nous entendons des ronflements assourdissants, bruit infernal de machines. Dans la journée d'hier nous avons eu de loin un aperçu. A gauche des immenses gazomètres "kolossales", c'est le terme qui leur convient. En 1921 ils avaient explosé et fait des milliers de victimes. Toute la ville d'Oppau a disparu. Des gazomètres partout des tuyaux. Derrière des bâtiments énormes, gigantesques, genre de grattes ciel. Un véritable enfer et cet éternel tapage des machines ! Nous marchons, nos godasses avalent l'eau et bientôt nous avons les pieds trempés jusqu'aux chevilles. Une barrière, des policiers. Nous passons, rentrons dans l'usine proprement dite. Il fait encore nuit : une odeur de produits chimiques nous prend bientôt à la gorge, à droite, à gauche des bâtiments énormes où ronflent des machines. Au dessus de nous un ciel de tuyauteries et cela pendant des kilomètres !

Silencieux, craintifs, nous avançons. Où peut-on nous conduire ??? Nous voilà dans de beaux draps, obligés de vivre dans cet air irrespirable. Sur la rue des rails de chemin de fer. A tout instant passent des trains de l'usine et nous sommes surpris de voir des locomotives qui ne laissent échapper aucune fumée : elles marchent à gaz. Des ouvriers guidant des voitures à accumulateurs courent dans un dédale de rues éternelles; il leur suffit d'élever un levier, instantanément la voiture part. des interstices des pavés sort une fumée âcre, étouffante (ammoniaque) et nous verrons par la suite que la vie souterraine à l'usine est encore plus active que la vie au-dessus du sol ! On nous conduit dans un bureau et de là chacun part à un travail fixé. A dix (Antoine ne me quitte pas) nous allons au bord du Rhin. Des wagons y stationnent. Nous devons y décharger, à deux dans chaque wagon. C'est du minerai de fer : tout est gelé et recouvert de neige. Les blocs de minerai à décoller, aussitôt sous l'effet de la résistance, un tube en acier sort par secousses du pistolet. Travail on ne peut plus pénible : tout le corps est secoué et le ventre reçoit des secousses terribles ! Les mains sont gelées et inertes et c'est avec mille peines que nous soulevons les blocs gelés et décollés dans un wagonnet placé à la porte du wagon. Une fois plein nous devons tous deux pousser ce wagonnet à cent mètres de là, sous un hangar. Nous faisons basculer le wagonnet et le minerai tombe dans un trou où les ouvriers le reprennent et le jettent dans un broyeur. Il en sort comme du sable. Nous voyons là l'effet du Progrès, la puissance des machines pour pouvoir réduire ainsi du minerai si résistant. Avec nous travaillent des condamnés aux travaux forcés allemands, soldats. Ils arrivent au travail au pas ; des soldats armés de fusils et de gourdins les surveillent au travail. Ils sont encore plus malheureux que nous, reçoivent la même subsistance et doivent travailler

beaucoup plus : ils ont défense absolue de se parler, de s'arrêter, de fumer, aussitôt le gourdin se lève et frappe impitoyablement. Par les ouvriers nous pouvons acheter un peu de tabac. Le soir, à la faveur de la nuit, ces malheureux soldats viennent parfois en cachette, nous mendier une cigarette, en l'absence des gardiens et la cigarette fait le tour de l'équipe, chacun tirant une bouffée ! Dans la misère l'égoïsme est inconnu et tout cadeau reçu est sur le champ partagé. De temps en temps nous pouvons leur parler car ils nous recherchent : beaucoup sont des soldats qui ont refusé de marcher (des Tchèques pour la plupart) ou des prisonniers politiques. Ils nous mendient même du pain, mais nous sommes comme eux l'estomac vide du matin au soir. Seule la nuit nous fait oublier notre faim. Ils ne peuvent parler à aucun civil : pour nous c'est plus facile car c'est un ouvrier qui nous surveille et c'est plus facile à rouler ! Un de mes camarades fait l'intermédiaire entre une ouvrière et son fiancé bagnard à qui il remet lettres et casse-croûte ! Un jour nous travaillions au minerai dans un wagon qui était destiné aux bagnards. Nous sommes surpris d'y trouver une lettre, la rapportons au kommando et la déchiffrons, lettre d'une ouvrière à son fiancé. Le lendemain nous remettons la lettre à un soldat. Le fiancé en question vient nous trouver et nous demande de faire intermédiaire. Bien entendu on accepte, ne sont-ils pas des misérables comme nous ? Ils avaient beau être allemands cela me faisait de la peine de les voir traités ainsi : ils me faisaient l'effet d'animaux sauvages dans un cirque, que le dompteur mène à sa guise sous la menace du fouet !

Deux jours se passent ainsi, au minerai : que nous sommes heureux de rentrer dans notre chambre chauffée. Nous touchons du charbon, très peu il est vrai ...

Dimanche 12 janvier

Le kommando ne travaille pas, sauf nous naturellement, ceux du transport. Les wagons à décharger ne manquent pas. Nous retournons à midi. A une heure, appel dehors. On nous met trois par trois et que vit-on ? La fouille ! D'une heure à six heures nous avons dû attendre immobiles notre tour pour passer à la fouille : les pieds étaient glacés. Trois gardiens fouillent chacun leur prisonnier et lui prennent, argent, livret, ceinturon ... Les premiers bien entendu n'ont pu rien cacher. Que voulez-vous cacher quand on vous fait enlever, veste, chemise, abaisser le pantalon, retirer souliers, chaussettes (et cela par un froid intense, moins douze degrés). Je suis à la queue de la colonne. A force de fouiller les gardiens se fatiguent, l'adjudant qui les surveille aussi (un salaud, anti-français comme pas un). Il fallait voir les prisonniers précautionneusement, cacher leurs objets dans la neige, quitte à les

reprendre le lendemain. J'avais fait de même : j'avais recouvert mon ceinturon et mes billets de neige. (Le lendemain quand j'ai voulu les reprendre ils n'y étaient plus). Je passe, il commence à faire nuit. Je ne retire que ma veste, on me fouille les poches de mon pantalon, me le fait abaisser ! Je n'ai rien ... Ils prennent un plaisir cynique de nous faire ces vexations.

Lundi 13 janvier

Je reprends le travail. Cette fois-ci je dois vider un wagon de charbon pour locomotives, morceaux de charbon rectangulaires. Nous devons les mettre bien en tas. Nous rentrons le soir noirs, et pas de douche.

Le lendemain notre horaire de travail est modifié. Nous ne sommes plus Tagschiste (travailleurs de nuit) mais Mittagschiste (travailleurs de l'après-midi). Nous partons à une heure de l'après-midi pour commencer le travail à deux heures, jusqu'à dix heures : huit heures de travail par jour. Toujours l'équipe de transport, la moins intéressante qui existe. Les autres du métier ont un travail déterminé et ainsi à la longue s'y habituent et peuvent s'organiser. Mais pour nous chaque jour apporte son changement. Un jour je suis au minéral, le lendemain je dois décharger un wagon de chaux, ou de soufre, ou de ciment, ou de ferrailles, ou des tonnes d'ammoniaque... Et puis nous sommes isolés des autres qui partent le matin à cinq heures et retournent à quatre heures. Nous ne pouvons plus les voir.

Vendredi 17 janvier

J'étais en train de ranger des briques de charbon, et me promettais bien d'en rapporter un bon sac le soir pour nous réchauffer quand on vient nous dire que le feu a pris dans une baraque du kommando. Nous pouvons en effet voir une fumée épaisse dans la direction du camp, mais chacun espère que ce n'est pas notre baraque 17. Nous travaillons quand même avec appréhension et attendons avec impatience l'heure de rentrer pour être fixés. Trois par trois nous partons comme d'habitude, un copain d'en tête porte la lanterne et le civil contremaître ferme la marche. Pénétrons au camp, rien d'anormal, tout dort, il est dix heures et demie. Notre baraque est à l'autre bout du camp, nous avançons, approchons, stupeur ! Devant nous un amas de débris, par terre nous pataugeons dans l'eau (les pompiers) regardons mieux pas de doute c'est notre baraque !! Plus rien, rien. Je n'ai que des loques. Voulant épargner mes meilleurs lainages, je partais au travail en chemise et chaussettes déchirées, et c'est à présent mon unique fortune. Vraiment le sort s'acharne contre nous,

nous n'avons pas assez d'avoir la plus dégoûtante et harassante corvée qui existe, il nous faut cette tuile, et en plein hiver encore. Nous sommes obligés de demander refuge à d'autres baraques. Tous les lits sont occupés, nous prenons les tables. Séradin, Ellégoët et moi nous rapprochons deux tables, et là passons la nuit. Mais nous ne sentons pas la dure ! Le corps humain s'habitue si vite aux misères.

Samedi 18 janvier

Bientôt le matin nous avons les reins brisés et sommes heureux de quitter notre couchette ; allons sur les lieux du sinistre. Les pompiers ont bien essayé d'enrayer l'incendie, mais au bout d'un quart d'heure tout avait flambé, la baraque était faite de bois de sapin. Personne ne connaît la cause de l'incendie, sans doute un imprudent. Nous pataugeons dans la cendre mouillée, allons vers le lieu où devait se trouver notre chambre, nos lits. Je retrouve ma valise brûlée par le milieu : en retire des lambeaux d'étoffe, tout a disparu, livrets, photos, portefeuille, montre, stylo, chemises (cinq toutes neuves), chaussettes ... Je ne retrouve que le bracelet de ma montre. Dès le début j'ai trouvé dur mais on s'habitue si vite à tout. Il n'y a rien de tel que la captivité pour habituer un homme à se désintéresser de ses biens. Tout d'abord j'ai tout perdu à Guingamp, à Compiègne je m'étais fait un nouveau barda d'effets neufs, ceux-ci ont diminué petit à petit par les fouilles successives, pour tout disparaître par cet incendie. A force d'expériences forcées on se dit, à quoi bon se faire de la bile, ça ne sert à rien. Ce qui est fort c'est qu'à 1h nous avons dû partir comme d'habitude. Mais le travail s'en est ressenti.

Je devais décharger des sacs de chaux et les mettre en tas. J'étais à plat, le contremaître un Max hitlérien dans l'âme, qui depuis huit jours qu'il me connaît m'a déjà pris en grippe, m'insulte. Je lui demande ce qu'il aurait fait à ma place. "Il ne s'agit pas de savoir cela, il s'agit de travailler". Je "l'envoie promener" !! comme nous disons entre nous et lui dit : "emmène ton gros ventre de Goering, il a assez de graisse à dépenser et il en a bien l'occasion ici". Max est furieux, il m'aurait étranglé s'il l'avait pu. Cette parole m'a coûté bien cher car à toutes les sales corvées j'étais le premier à être désigné !

Dimanche 19 janvier

On nous laisse quand même nous reposer. A dix heures messe, puis le prêtre demande aux camarades de faire un geste en faveur des sinistrés. Tout le monde a mis du sien. Chacun a pu recevoir une serviette, une couverture, du savon, une chemise. Celle que j'avais n'est plus qu'une

logue et je me vois aussi possesseur d'une seule chemise. Toute une histoire pour la laver : je devais la retirer, ainsi que caleçon et chaussettes, faisais mon lavage et faisais sécher le tout contre le réservoir d'eau chaude des douches. Par cet hiver rigoureux, ce n'était pas très agréable. Pendant plus d'un mois j'ai vécu ainsi, dormant avec Séradin et Ellégoët sur une table. Le camp est divisé en deux : les Bretons sont à part et il nous est absolument interdit de nous mêler aux "Français" qui occupent l'autre partie du camp et qui sont séparés de nous par des barbelés. Les Boches souhaitaient une dissension entre les deux camps mais ils se sont très mal pris. Nous apprenons que l'usine où nous travaillons est une usine gigantesque, de quinze kilomètres de pourtour. Elle a la forme d'un vaste croissant, le kommando se trouve au centre. Elle emploie 35.000 ouvriers. Chiffres ahurissants. Toute la journée le bruit infernal des machines nous agace. Certains ne se plaignent pas trop de leurs places, ceux qui ont une corvée fixe. Ils arrivent petit à petit à s'habituer aux ouvriers qui tous les jours, en cachette, mettent des casse-croûtes dans leurs poches, les avertissant bien de ne rien dire à personne (Règne de la liberté). Nous voyons que tout ce que l'on racontait en France sur la sévérité et la terreur du parti nazi n'est pas faux. Un camarade peintre travaillant avec deux ouvriers allemands me raconte ce fait : "Tous les jours les deux ouvriers lui apportent chacun un casse-croûte. En l'absence de l'autre l'un lui donne le casse-croûte, lui recommande de ne rien dire à l'autre. L'autre fait de même. Ils sont ennemis entre eux".

Parfois il m'arrive aussi de trouver dans les poches de ma capote un casse-croûte au jambon. Qui m'en a fait cadeau ? Jamais je n'ai pu le savoir. Nous en avons besoin de ces superflus, car notre ration est tout à fait insuffisante. Etant travailleurs de l'après-midi nous ne mangeons qu'à notre arrivée à 10h ; une soupe où, hélas, les pommes de terre et les morceaux de betteraves ne sont pas difficiles à compter. Avec les trois cents cinquante grammes de pain nous devons faire le petit déjeuner, midi, 5h. Les Français de l'autre partie du camp qui étaient là bien avant nous, nous font connaître un système pour se faire exempter de temps en temps du travail. On déclare à l'appel du matin que l'on n'a pas de souliers, qu'ils sont en réparation ou en très mauvais état.

Par précaution chaque chambre possède trois ou quatre paires de vieilles godasses ramassées dans un tas d'ordure de l'usine : les chaussures personnelles sont bien camouflées. Nous nous arrangeons ainsi dans notre chambre à rester deux ou trois par jour exempts de travail. Certains préfèrent le travail à la solitude de la chambre, pour moi je me passerais bien de travailler en compagnie de ce contremaître qui m'horripile. Le médecin est un prisonnier comme nous et nous nous sommes arrangés pour qu'il reconnaisse chaque jour un des nôtres. Pour ceux qui partent au

travail à cinq heures du matin ce système ne prend pas longtemps. C'est bientôt la chasse à l'homme, aux récalcitrants. Les baraques sont fouillées et un petit gardien "Médor" s'y distingue particulièrement. Les pauvres prisonniers sont obligés de se cacher dans les W.C., les douches, sous le plancher, sur le plafond (habilement quelques planches sont déclouées et toute la matinée, les prisonniers y passent leur temps jusqu'à midi). L'après-midi est plus calme, "Médor" ne se fait voir que le matin. Le matin nous ne sommes pas inquiétés, nous qui travaillons l'après-midi et ainsi ceux qui ne veulent pas aller au travail sont rarement inquiétés. Ceux qui restent doivent cependant penser aux autres : ils vont éplucher les patates et, en cachette (mais les Boches sont si idiots qu'ils ne s'en aperçoivent pas), ramènent des sacs de pommes de terre. Ils les font cuire et ainsi ceux qui sont au travail peuvent amener quatre ou cinq pommes de terre cuites chacun. Ils ont du sel et ainsi à six heures pendant que les ouvriers mangent nous faisons aussi un bon dîner de pommes de terre au sel. C'est le repas le plus substantiel de la journée. Dans notre équipe le sel ne manque pas, nous en déchargeons souvent des wagons de vingt tonnes, il doit servir sans doute aux réactions chimiques. Nous en ravitaillons tout le camp.

Pendant un mois nous avons dormi sur des tables. Vers le 20 février enfin une baraque toute neuve nous est construite. De nouveau nous avons une agréable petite chambre à vingt, l'équipe des transports des "Mittagschisches". Toutes les après-midi le poêle ronfle et fait cuire les patates pour le lendemain. Toujours ceux qui sont exempts de corvée sont volontaires pour décharger le charbon de la cuisine ... et sous notre plancher gît un tas de charbon suffisant pour nous réchauffer tout l'hiver et le printemps.

L'hiver se fait moins rigoureux, la neige fond, mais les contremaîtres se font plus exigeants. Le minerai de fer n'étant plus gelé nous sommes obligés de décharger dans nos huit heures un wagon de vingt tonnes à deux. S'il ne fallait que décharger cela irait bien, mais il faut pousser les wagonnets à plus de cent mètres. Et c'est toute une histoire : on veut se dépêcher, les rails sont mal placés et à tout instant certains wagonnets déraillent. Il faut les décharger et les recharger et le temps court. Pour un de ces wagonnets en panne tous les autres sont arrêtés, on tempête, le caractère s'aigrit. Il n'y a pas une minute à perdre, le minerai se laisse pelleter difficilement, les wagonnets se remplissent petit à petit, est presque plein, un bloc se présente, à deux on le jette dans le wagonnet, le poids est trop fort d'un côté, le wagonnet bascule, tout à recommencer ! Quelle misère. La nuit vient il faut travailler à la lueur d'une lanterne qui éclaire à peine (défense passive). Pour commencer c'est toute une affaire car le wagon étant plein la pelle n'a aucune prise. A la fin ça va mieux et

c'est la nuit. Bien des fois il est plus de onze heures, onze heures et demie quand nous rejoignons le camp. Et cela vient de deux dockers Marseillais qui s'y connaissent, finissaient leurs wagons pour sept heures. Les contremaîtres se sont dits "il n'y a pas de raison que les autres n'en fassent pas autant". Si on leur avait demandé à Marseille d'en faire autant (à la tâche) ils se seraient révoltés. C'est toujours l'histoire de forts en gueule. Les contremaîtres boches en profitent car on les paie suivant le nombre de wagons déchargés. Nous devons nous contenter de soixante dix pfennigs par jour. Le soir tout le monde rentre éreintés pour manger cette soupe d'eau sale.

Le contremaître Max, un grand, maigre décharné aux yeux verts de lynx qui lui donnent un air féroce ne peut pas me sentir. Du coin des lèvres toujours ce sourire hargneux, vengeur quand il voit un prisonnier peiner ou se faire mal. A l'arrivée à l'usine c'est lui qui distribue le travail et c'est toujours en souriant (de ce sourire que je déteste) qu'il m'indique pour la plus sale corvée. Un jour il me dit plus content que jamais : "Viens j'ai quelque chose de beau pour toi". Il désigne trois autres et tous les quatre nous devons débarquer des sacs de cent kilos. Jamais je n'en avais fait de ma vie. S'il suffisait de marcher à l'horizontale, je me serais assez bien tiré, mais il fallait monter les sacs de soude au-dessus d'un tas déjà élevé. Pour y monter, il disposa une longue planche. Le manque de nourriture consistante m'a affaibli. Je prends le sac, mes jambes flageolent, tremblent, je souffle. Je monte sur la planche. Arrivé au milieu, celle-ci, à chaque pas que je fais, s'abaisse pour se relever, le mouvement de planche me déroute, je bascule et je tombe à plat ventre, le sac me couvrant entièrement. Je ne pouvais bouger ni crier, mes camarades viennent me relever. Je n'ai pas grand mal mais fais mine d'avoir la poitrine coincée. Au début Max était aux nuées, il riait aux éclats, s'appuyant les mains aux genoux pour pouvoir mieux laisser échapper ses rires de bête féroce. Mais il désenchanta quand je lui dis que je ne puis plus travailler et doit me conduire au médecin de l'usine, un civil. Quatre jours de repos. Max est furieux. Un ouvrier de moins cela lui fait perdre des Marks.

Bien des fois il me prend aussi pour décharger les wagons de sacs de ciment qu'il faut monter au deuxième étage. C'est alors que nous sentons l'effet de l'insuffisance de nourriture. Nous avons à peine la force de soulever le pied pour attraper la marche supérieure et arrivés en haut nous sommes à bout de souffle. Personne en France ne saura jamais combien, loin du pays, sans un regard de pitié nous avons dû souffrir dans cet enfer ! Le 25 février c'est deux wagons de barres de fer (longues de 10 mètres) que nous devons décharger. Le travail terminé on nous avait promis que nous rentrerons au camp. C'est un dimanche. Nous nous

préparons à partir, quand arrive le principal contremaître ; il faut changer de place immédiatement à ces barres. Nous refusons, voulons partir. Coup de téléphone au camp, deux gardiens arrivent. Ils crient, hurlent ; nous voulons nous expliquer, ils ne veulent rien entendre, ils mettent baïonnette au canon, il faut s'exécuter ... Tous les jours les corvées changent plus dures les unes que les autres. Un jour je dois décharger à la grue des lingots d'acier près du haut fourneau : des Français y sont employés. Un enfer ! Je dois fermer les yeux, devant l'éclat de ce feu épouvantable.

A force de réclamations nous avons le droit à une douche quotidienne. Toutes les nuits, après le travail, nous allons aux salles de douche, d'une propreté vraiment exemplaire. Chaque ouvrier a sa place. Tout est carrelé, peint en blanc. On y chercherait en vain un coin sale. A ce sujet la France a encore beaucoup à apprendre. La salle à manger des ouvriers feront certainement honte à beaucoup de patrons d'usine française : grandiose, plafond très surélevé, tables recouvertes de linoléum, parquets cirés, haut parleur. C'est la campagne des Balkans : les bonnes nouvelles se succèdent aux bonnes nouvelles et c'est avec fierté et amour que ces Boches regardent et saluent un vaste portrait d'Hitler (au fond au milieu d'une tempête d'obus) et du docteur Ley (ministre du front du travail).

Tous les soirs à six heures ils y viennent dans cette salle splendide grignoter un pain noir et déguster des pommes de terre cuites à l'eau et un minuscule bout de viande. Malgré ces restrictions ! "Heil Hitler" quand même. Après la guerre ce sera l'âge d'or pour la Deutschland et au lieu de travailler à cette usine (ce seront des étrangers qui y viendront) eux iront coloniser les pays d'Europe qui ont perdu leur civilisation ou qui (comme la France) ont une civilisation vieillie et pourrie. Belle Europe dirigée par ces rapaces, ce troupeau de Huns, pillards, menteurs effrontés. Touchons enfin un savon !

8 mars 1941. Je travaillais au minerais. Cette fois je devais le jeter du wagon dans des grilles. Souvent les blocs sont trop gros n'y passent pas. Commence alors un travail exténuant. A la masse il faut écraser ces blocs résistants ... comme du fer ! Ellégoët et moi nous tenions un de ces blocs que nous avons cassé et voulons le jeter dans les grilles. Il est si lourd que nous avons peine à le soulever, les mains glissent. Nous y sommes un, deux, le bloc me glisse des mains qui sont coincées. Ellégoët le soulève. Le sang me coule des deux mains. Bien vite on me conduit au médecin. La tête me tourne et je commence à avoir un mal terrible. Les ongles des annulaires droit et gauche sont arrachés, le long du petit doigt, grande plaie. Pendant 8 jours je souffre terriblement et je dors à peine, à

cause des lancements. Et puis tout se calme. Me voilà exempté pour un bon moment. Voilà Max privé du bonheur de continuer ses vexations à mon égard. Je lis, fais la cuisine, fais la promenade derrière les barbelés. Comble de malheur, j'ai un abcès à la bouche, une dent commence à se gâter. Voudrais la plomber. Mais le dentiste n'a pas le temps de se déranger ainsi pour des KG et impitoyablement me l'arrache. Le 15 mars j'ai du courrier. Le même jour je reçois une quinzaine de lettres et cartes de la maison. Quel bonheur. Je suis le seul à avoir cette chance dans l'équipe. Depuis plus de trois mois je ne savais ce qu'ils étaient devenus. Peu de jours après m'arrive le premier colis de chez moi. Oh ! Comme il était le bienvenu : beurre, pain, lard. Partage. Deux jours après un autre colis de Mme Simmottel : biscottes, margarine (1 litre la ration d'un mois et demi au camp !). Des livres. Il faut être prisonnier pour goûter l'impression que l'on ressent quand on annonce que l'on a un colis de la maison, surtout pour un travailleur d'usine. Nous ne touchons rien de la Croix-Rouge, pourtant nous savons que des wagons de vivres sont arrivés pour nous. Mais au Stalag de Frankenthal rien n'est organisé. L'homme de confiance Dutil (qui s'est fait élire par les Boches grâce à sa forte gu...) est plus occupé à faire des matchs de boxe que de perdre son temps à s'intéresser aux pouilleux des Kommandos.

Fin mars je dois reprendre le travail, mais je reçois une autre "tuile", un coup de piston du fameux Max. Pour me faire payer mes trois semaines de repos il veut prendre sa revanche et me met dans les travailleurs de nuit. Je pars à présent à cinq heures du kommando quand les travailleurs du jour y rentrent. Je suis toujours aux transports mais plus au même endroit. J'avais rêvé étant au collège de voir le Rhin. Mon vœu est exaucé, mais j'aurais payé bien cher d'en être dispensé à cette heure. Toutes les nuits je suis dans les péniches sur le Rhin même. Je dois remplir une benne que soulève une grue et qui sont ensuite amenées par voie aérienne (genre de téléphérique) à plusieurs centaines de mètres delà ; c'est incroyable le chargement que peut transporter une péniche. Des journées entières et des nuits des ouvriers y travaillent. Jamais je n'aurais cru à une telle capacité de transport d'une péniche. Jusqu'à minuit tout va bien, mais à partir de cette heure le sommeil me prend et c'est en somnolant que je manie ma pelle. Je songe alors avec tristesse à ceux de chez moi, qui, paisiblement, se reposent, bien loin de penser que leur Louis, au fond de sa cale, sale, dans la poussière de charbon et de minerai, remplit sa benne au milieu des bruits stridents, assourdissants des grues et des machines. Des remorqueurs passent à côté et leurs sirènes hurlent sinistrement. Bien des fois des camarades plus âgés (35 ans) et plus endurcis me disent de dormir, que ma pensée alors va loin. Je n'entends plus rien et oublie mon malheur. A deux heures casse-croûte. Je mange quelques pommes de terre cuites la veille et de nouveau je m'endors. Ne

puis m'habituer à ce genre de travail. Que nous sommes heureux quand nous entendons les sirènes d'alerte : nous quittons tous le travail et nous réfugions dans les abris, splendidement organisés : croix rouge, infirmerie, lits. Les prisonniers bien entendu doivent se contenter de coucher par terre, ce dont ils sont heureux moi le premier. Avec quel désappointement n'est-on pas réveillé par la sirène de fin d'alerte, c'est la reprise du travail (quatre sonneries d'alerte : trois sons prolongés : vor-alarm - sons alternatifs : alarm - trois sons prolongés : vor-entwarnung - un son continu : entwarnung). Parfois par clair de lune, avant de rejoindre ma cale, je contemple le Rhin majestueux ; les éclats de la lune miroitent dans ses eaux calmes où des petites vagues les font scintiller. Une île la coupe en deux : dans cette île des entrepôts énormes d'essence. En 40 les Français les ont ratés de peu : on voit encore des trous de bombe à quatre mètres cinquante des entrepôts. Quel dommage. Devant, de l'autre côté du Rhin, la ville de Manheim, de plus de cinq millions d'habitants. Là aussi les machines hurlent et partout où on regarde on ne voit que cheminées d'usine. Le jour la ville est recouverte comme d'un nuage. C'est là les usines Lanz Bulldog, tracteurs. Tout travaille à plein rendement, toutes les possibilités sont mises en oeuvre pour la lutte gigantesque qui ne peut tarder. Usines, machines, ouvriers n'ont tous qu'un seul but : tuer, massacrer. Rien que l'usine où je travaille, des trains interminables de matériel et de produits chimiques sortent journellement et je pense avec amertume que je suis, malgré moi, un des facteurs des ruines et des misères que ces Barbares veulent répandre dans le monde entier. De cette benne de minerai que je vais remplir il en sortira du fer qui peut-être causera la mort de plusieurs de mes libérateurs. Certes mon rendement est minime mais si on l'ajoute à celui de deux millions de prisonniers français, on serait épouvanté du résultat ! C'est une formidable machine de guerre que constituent ces millions d'ouvriers fanatisés par leur idée et leur volonté de dominer le monde. Je sens que l'Angleterre aura bien du mal à ébranler cette organisation d'acier. Il lui faudra réduire au silence une à une ces usines, osera-t-elle le faire elle qui, a tant d'actions dans les usines du Reich ? Et puis elles sont si bien défendues. Je me souviens encore de cette nuit de février, où dormant sur ma table j'ai été réveillé par les sirènes d'alarmes de l'usine. Ronflement et puis soudain tonnerre épouvantable. Je sors. Le ciel est couvert et nuages bas. Une centaine de projecteurs balaient le ciel, mais les feux et arrêtés par les nuages comme par un plafond impénétrable. Petits et grands canons, établis à tous les coins, tirent un feu d'enfer. Partout, tout autour, des sillons lumineux remplissent le ciel. A quelques mètres du camp un canon tire et nous fait tressaillir chaque fois. Au ciel, sous les nuages, des éclairs, les obus éclatent. Bref une véritable féerie "jamais, pensai-je, un avion n'osera piquer à travers cette pluie d'obus ... qui montent". Bientôt en effet le tir s'arrête. On n'entend plus qu'un

ronflement très sourd au loin, qui bientôt disparaît. Un à un les projecteurs éteignent leurs feux. Qu'allons nous devenir, que feront les Anglais devant cette puissance ? Nous n'avons perdu de guerre, disait Churchill, et celle-ci qu'elle dure trois ans ou sept ans nous la gagnerons aussi ! ... Nous n'osons pas croire ces paroles et croyons à l'impossibilité d'une guerre qui dure neuf ans, surtout avec le matériel moderne et la pratique des guerres-éclair. Nous avons un petit espoir, la Russie ! Jamais, pensons-nous, deux dictatures comme le communisme et le national-socialisme ne pourront s'arranger.

Je pense à tout cela avec tristesse : être obligé de travailler contre mon intérêt, contre ma patrie ! Et lentement je dois marcher sur la planche qui relie le rivage à la péniche, descend l'échelle et du fond de ma cale, continue le même travail monotone.

Nous rentrons à cinq heures quand les autres vont à l'usine. Je ne puis ainsi plus les voir ou leur parler. Nous nous couchons. A midi il faut manger, le sommeil est coupé, je ne puis plus me rendormir. A cinq heures c'est de nouveau le départ dans ma péniche.

Enfin mars, alors que j'étais encore exempté de travail, on vient me demander pour venir faire une petite corvée en ville. Je sors de l'usine et bientôt n'entends plus le tapage des machines. Et puis c'est la ville, Ludwigshafen, la première ville allemande où j'aurais marché en plein jour. Depuis quatre mois je n'ai pas vu une (toujours le camp ou l'usine) et je suis tout dépaysé de croiser des civils, de voir des tramways, des places avec leurs parterres de verdure et de fleurs, des enfants qui y jouent, parlent, chantent. Ici c'est la vie normale, libre ! Eh comme j'aurais envié le sort du plus simple ouvrier qui me croise et qui n'a pas de gardiens pour le suivre. Je me sens sauvage avec mon treillis rapiécé, plein de tâches noirâtres, de graisse. Cette sortie en ville me donne l'impression d'une bête qu'on a gardée longtemps dans un lieu obscur et que l'on sort tout à coup en pleine lumière : elle est aveuglée ! Moi aussi je suis aveuglé dans ce dédale de rues qui me sont inconnues, où s'affairent des gens que je ne voudrais pas connaître et qui parlent une langue que je ne voudrais jamais entendre. Enfin on m'indique la corvée : balayer une salle (près d'un cours de tennis) où les jeunes gens et jeunes filles viendront se désaltérer et se reposer d'une partie de tennis. Sveltes, mais robustes, tout en blanc, ils respirent le bonheur. Comme j'aurais voulu n'être pas sorti du camp et je suis heureux de sortir de ce lieu où tout me fait si mal. Ai-je donc mérité d'être ainsi le rebut de la société pire qu'un mendiant, qui ne rencontre que du mépris ? J'aurais préféré

recevoir de la haine que cet écoeurant mépris ! Enfin je rentre au camp bien décidé à ne plus sortir, faire de telles corvées.

Au début d'avril arrive enfin un camion de vêtements. Nous allons enfin pouvoir être habillés pensent les sinistres ! Hélas ce qu'on nous sort ce n'est que loques, des anciens habits boches, mille fois rapiécés. Me voir habillé en boche ? ? Je préfère conserver mon treillis que d'être en vert. On me donne un calot allemand. Je m'en débarrasse bien vite.

Tout le monde en a marre. On ne peut pas tenir. L'homme de confiance le comprend et un jour nous dit de faire une réclamation générale qui sera portée au Commandant du Stalag de Frankenthal. Tout est fait le soir même. Le dimanche suivant arrive une poignée d'officiers. Inspection. Ils conviennent vraiment que nous ne pouvons durer à ce régime. Il nous faut l'air et une autre nourriture. A l'appel il nous dit en bon français : "Nous ferons notre possible pour vous faire sortir de là !". Mais faut-il le croire lui, nous sommes si habitués à entendre des mensonges. Huit jours après, 9 avril, on nous dit de nous tenir prêts. Dès onze heures arrive un convoi de prisonniers polonais qui doivent nous remplacer. Ils ont du pain, mangent des oeufs. Est-ce possible, des oeufs à volonté ? Et nous allons peut-être les remplacer, dans les fermes d'où ils viennent. Ils nous disent avoir été très bien traités ! Ils vont trouver un cruel changement les pauvres. A présent ils mangent à leur faim, le feront-ils demain ? Pour nous cela ne nous fait plus aussi grand mal, l'estomac s'étant fait au régime. Mais pour notre départ rien n'arrive. Nous sommes prêts pourtant, nos bagages (!) sont dehors. Tout mon barda est contenu dans un petit paquet de quelques kilos. Hélas nous sommes stupéfaits d'entendre rappeler les Polonais qui doivent rejoindre leur kommando. Et nous, nous devons réintégrer nos baraques ! De si cruelle déception, on en a rarement ! De nouveau il nous faudra travailler dans cette satanée usine. Et dès cinq heures le contremaître est là qui, indifférent à notre cafard, nous conduit sur le Rhin. Le Rhin, combien volontiers je l'aurais quitté. Ah ! oui si Victor Hugo avait vécu à notre époque et aurait dû faire ce travail il n'aurait pas sorti ces vers magnifiant ce fleuve qui devrait dit-il [être] le trait d'union entre les deux peuples les plus puissants du monde. Il était loin de penser que ce fleuve est au contraire l'objet de tant de misères qui accablent et accableront la pauvre Europe.

Mais tout courage m'est définitivement enlevé. Les contremaîtres ont beau hurler, on les écoute pas. Du haut de sa grue l'ouvrier tempête, hurle de ne pas voir la benne se remplir. "Tu nous fait ch... lui répond-on, viens à notre place ...". Cela ne peut durer. Seconde pétition. Je me prépare, me

fais faire une valise de contreplaqué et fabrique moi-même un sac de toile bleue pris à l'usine.

15 avril. De nouveau arrive l'ordre de se préparer. Le soir, les Polonais arrivent et cette fois ils semblent être venus pour de bon, ce dont ils ne sont pas enchantés, on peut le croire.

16 avril. Appel. On nous groupe par dix, vingt, trente. Chaque groupe a son gardien. Le nôtre nous dit que nous allons à Worms, en culture. Ne savons où situer cette ville, mais peu importe ; le principal est de quitter l'usine. Nous nous mettons en marche, passons devant les gazomètres (est-ce possible que nous les verrons plus ?). Avons toujours peur d'un contre-ordre aussi tous pressent le pas. Et nous sommes en ville. L'usine disparaît à nos yeux. En nous retournant nous pourrions encore voir fumer les cheminées, mais nous les avons que trop vues ! La ville me paraît plus sympathique parce qu'au fond du coeur naît l'espoir de vivre une vie de semi-liberté. Gare gigantesque. Train de voyageurs. A la queue deux fourgons pour bestiaux réservés pour nous. Mais ne peuvent nous contenir tous et nous montons en troisième classe. Est-ce possible ? Le train se met en marche, quittons la gare et passons tout près de l'I.G. Quelle obsession ! La quitterons nous jamais ? Enfin ça y est ! Le train file, c'est la campagne, la verdure, les arbres bourgeonnants. C'est le printemps, un peu tardif en Allemagne. Temps splendide. Tout sourit. Le jour de la libération, notre joie ne sera pas plus grande ... Frankenthal puis quinze kilomètres au delà, Worms ! Je me rappelle avoir entendu parler de la diète de Worms. Gare assez vaste. Descendons.

16 avril 1941

Worms-am-Rhein

k.g Arbeits - kommando

431

M Stammlager

XIIB Frankenthal

Des trams passent dans les rues. A vingt, montons vers la droite, passons devant la statue de Bismark et tombons sur la cathédrale. Immense édifice carré, de style roman, bâti en l'an 1100. Murs épais, petites fenêtres. A chaque angle, une tour massive. Faisons quelques mètres : Bismarkstrasse, c'est notre kommando. Ancienne salle de danse, elle nous paraît accueillante au premier abord. Cour abritée. A l'intérieur, les inévitables lits à trois étages. Les gardiens nous demandent si nous avons

soif : bière et limonade à discrétion. Il y a même du vin. Un camarade s'enhardit jusqu'à demander du tabac, aussitôt le chef de poste s'en va nous chercher une valise pleine de paquets de tabac de cinquante grammes (Brinkman tabak, tabac très fin et blond). Splendide. Pourrions nous mieux rêver ? Nous demandons ce qu'on pense nous faire faire chez des cultivateurs en pleine [ville] de quatre vingt mille habitants. C'est en vain que dans une ville française on chercherait un cultivateur dans les artères principales ... Un civil arrive, petit, nerveux : "Heil Hitler" aux gardiens. Ca ne change pas avec l'usine. Il n'y a qu'un seul salut en Allemagne : H.H. partout. Sur les murs de Worms, de Ludwigshafen, des papillons : "Du bist ein Deutscher. Des Deutsches Gruss - Dein Gruss - ist "Heil Hitler" (Tu es allemand, le salut allemand, ton salut est H.H.) ou encore "Es gibt nur ein Deutsche Gruss. H.H. : il n'y a qu'un seul salut allemand : H.H. Verrons nous cela aussi en France, le bonjour remplacé par Vive Pétain ou Vive de Gaulle. Ce serait ridicule. Nous saluons bien du V parce que savons que la Victoire et la Vengeance ne peuvent venir que de De Gaulle.

Le civil vient nous trouver : "Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui sache l'allemand ?". Il insiste. Personne ne répond. On me désigne pour les quelques mots que je sais ! Puis chaque prisonnier passe devant lui, décline âge, profession ... Cet homme examine chaque prisonnier, inscrit les cultivateurs les mieux bâtis. De sa liste il fait un second tri pour n'en garder que quatre : Uguen (Plouguerneau), Jos Bihannéis ...; Puis il me regarde. Etudiant ? ... Hum. Je te prends, me dit-il ; tu me serviras d'interprète. Celui qui m'embauche est un homme sec, au regard dur, hautain, fier de ses fonctions de : "Artsbauernführer" de Worms (chef des cultivateurs). Et nous nous couchons.

Le lendemain, une douzaine de cultivateurs sont là présents. On nous met en rangs espacés, les cultivateurs regardent les prisonniers. Un à un (les cinq choisis par le chef sont à part. J'en suis). Véritable marché aux esclaves. Répugnant ! A quel sort on en est donc réduit. Et ils prétendent sauver la "culture". Dans leur Frankreich lied ils pourront appeler la France vieux pays pourri. Pourri ? Pas tant qu'ils le croient, on n'y voit tout de même pas ces ignobles marchés aux hommes ... Chaque cultivateur prend donc le bétail humain qui lui plait. Bien entendu, les fanatiques du parti ont le premier choix, les autres doivent se disputer les "détritus". J'assiste écoeuré à ce spectacle et j'en pleurais de mon impuissance. Si j'avais pu parler en ce moment ! ... Chacun suit son patron.

Hans Beth. Gabenstrasse 44

Tous les cinq suivons Hans Beth, notre patron. Traversons des rues et aboutissons à une sorte d'avenue. Hans ouvre une porte cochère et nous nous trouvons à l'intérieur d'une cour de ferme. De la rue, personne ne se serait douté qu'un cultivateur pouvait y habiter. J'aurais cru rentrer chez un garagiste ... Mais, passons. Il n'y a pas de temps à perdre ! On sert café, pain, confiture, fromage blanc. Les tartes sont bien minces. Cela ne change guère avec Ludvigshafen. On ne nous laisse pas le temps de nous lamenter : bien vite chacun a un travail désigné : hacher la paille, faire les étables, les écuries : soixante sept vaches, deux chevaux. Je retire le fumier de l'étable, prépare à manger aux vaches (mélange de pulpe de betteraves à sucre, son, balle de seigle et de blé) ... Midi. Pommes de terre à l'eau et légumes : choux rouges dont les allemands sont friands (hachés et cuits au lard). L'après-midi, pour ne pas perdre de temps, le tracteur du patron (un Deutz) nous transporte au champ ramasser les cailloux des champs de blé. D'une heure à sept heures je dois faire ce travail monotone. Le patron ne nous quitte pas des yeux. Il n'ouvre la bouche que pour dire : "alle, los, schneller !". Puis il s'approche de moi, parle avec orgueil de la campagne de France : "Je ne comprends pas votre défaite, dit-il. Pourquoi est-ce allé si vite ?". Au fond il doit regretter de voir la France sortir avec trop peu de dégâts de la guerre. "Nous allons dominer le monde, continue-t-il. Cet été nous allons débarquer en Angleterre. Mon fils, soldat dans l'artillerie, y va. On verra encore de belles choses". Du danger que peut courir son fils, il s'en moque. Pourvu qu'il puisse continuer à l'intérieur son rôle de Führer, c'est tout ce qu'il lui faut. En ce moment, il profite de la Victoire : auto neuve, moto, tracteurs, engins agricoles ; sarcleuses, semailles, lieuses ... Il a acheté un moteur qu'il dispose sur semoir, faucheuse, les chevaux n'ont qu'à tirer le poids de la machine, le moteur se charge du reste.

Mes camarades, cultivateurs, travaillent au champ. Moi on me conduit au jardin, en dehors de la ville, non loin du Rhin ... encore ! Ce fleuve me devient plus sympathique. La Grabenstrasse (rue) aboutit à un vieux pont sur le Rhin. Pont splendide, massif. Deux monuments, genre arc de triomphe, l'ornent. Je dois sarcler le jardin. Mais, seul, je m'ennuie. Dommage qu'il n'y ait pas de fruits. Les fraisiers en promettent ! ... Au moment de la récolte on se gardera bien de m'y envoyer sans doute. La fille, hitlérienne, fanatique comme son père, arrive. Elle n'est pas satisfaite de mon rendement : "Notre ancien Polonais, disait-elle sans cesse, était appliqué, travaillait avec goût, faisait ceci, cela. Vous, vous semblez travailler contre votre gré". "Oui, Mademoiselle ! ... Je suis prisonnier ; si je travaille c'est parce que je suis forcé, mais ne puis tout de même me donner à plein coeur comme je le ferais chez moi !" -- "Mais nous vous nourrissons" -- "La nourriture que vous me donnez je la mérite bien. Il n'y a pas un camarade au kommando qui ait des tartines

aussi minces que chez vous. On en fait à peine une bouchée". Cela m'a valu de quitter le jardin, d'être remplacé par un autre. Dois donc aller aux champs. A cinq heures du matin, la bonne de Hans Beth - une de quarante ans qui ne fait que crier : Komm, komm, et ne peut nous voir oisif - à cinq heures donc, elle est déjà à la porte de la baraque. A cinq heures et demie nous partons, nettoyons étables, écuries. Tous les matins, le sol est lavé. Chaque vache a son abreuvoir devant elle. Pour boire il lui suffit d'y mettre le nez. Un déclic et l'eau coule. En retirant le museau, nouveau déclic et l'eau cesse de couler.

Petit déjeuner. Le patron ne se lève pas avant huit heures pour nous conduire au travail. Il sommeille encore. Jo Bihanéis est le charretier; nous conduit dans la charrette à pneus. Tantôt pour sarcler le champ de pommes de terre, tantôt pour arracher les chardons des champs de céréales. Dans ce dernier travail, le rendement n'est pas contrôlable, aussi est-ce la loi du moins possible. Mais que l'on se tient sur ses gardes car à tout instant, au moment où nous y pensons le moins surgit le patron sur sa pétrolette. Les jumelles ne le quittent jamais. Un jour que nous étions aux chardons bien loin, nous avons pris une bonne heure pour casser la croûte. Le patron était indisposé, nous nous sentions à l'aise. Etendus dans un fossé, nous discussions paisiblement quand quelqu'un surgit et on entend des hurlements. D'un fourré s'échappe un homme qui prend sa moto : le patron ! Il fonce à travers champs - en moto toujours - et se met à hurler : "Voilà 1h que je vous observe. Encore une autre histoire et je vous renvoie en usine". Il avait entendu que nous avions les usines en horreur.

Son fils rentre en permission. Beaucoup plus sympathique que le père qu'il traite lui-même de fou, fanatique (respect familial). Se montre bienveillant à notre égard, nous distribue, en cachette, des cigarettes. Nous lui faisons comprendre que les casse-croûtes sont insuffisants. Il en parle à son père et nous obtenons une amélioration sensible. Un jour, il nous surprend aussi étendus sur l'herbe : Ne nous gronde pas, au contraire : "Oh! je m'en f... je suis soldat, je puis être tué ou fait prisonnier. Dans ce cas je ferais comme vous". Mais Hans Beth ne pense pas ainsi. Pour casser la croûte nous avons droit à un quart d'heure et il nous est formellement défendu de nous asseoir. Mais cela, il ne l'obtient pas. Chaque fois je m'assieds ; il hurle. "J'ai le droit de manger comme je veux". Ne peut plus me supporter, me traite de communiste. "C'est toi qui bourres le crâne à tes copains et les empêche de travailler ... sous prétexte que tu as fait des études ! Mais je t'aurai bien". Dans la ferme, défense absolue de fumer. Un jour que nous sarclions un immense champ de betteraves sucrières l'idée lui vint de nous défendre de fumer. Cela est fort. Lui ? fume cigare sur cigare ... Il s'éloigne de quelques pas, j'en

profite pour allumer une cigarette. Furieux; il bondit, rejette ma cigarette : "Vous ne pouvez pas m'interdire de fumer ; aucune loi ne le défend!". "Moi je vous défends !". "Vous ne pouvez que me faire travailler !". Et je continue de fumer. Il rage, me met à l'écart, loin de mes copains, tout seul à l'autre bout du champ. Tous les jours il en sera ainsi. Je ne puis protester, il est si craint à Worms. A son passage, pas un qui ne le salue. Que peut faire un K.G. contre un tel tyran ? J'ai beau vivre en plein air, je commence à en avoir assez. Seul de huit heures à midi et d'une heure à sept heures, je me morfonds terriblement ... et la terre est si basse. A force de me pencher, le dos me fait mal ... et il faut cependant continuer ... Pour ne pas perdre le rythme il apporte lui-même le dîner. Après le dîner, pour me vexer, il offre cigarettes aux copains ... moi je fais ceinture. Mais je me venge ... cela ne m'empêche pas de fumer en temps "défendu". Heureusement que les colis arrivent normalement. Quel réconfort quand le soir on ouvre un colis ! Là - au moins - on sait qu'on n'est pas oublié, qu'en le confectionnant, nos êtres chers y ont mis toute leur âme pour nous apporter un bien être passager ... Alors j'oublie à passer ma sarceuse sous toutes les betteraves, un coup ici, un coup là. Le soir, en traversant le champ, négligemment en apparence, je laisse traîner mon outil : une à une les betteraves sautent. En voilà au moins quelques unes qui n'iront pas sucrer le café des Boches !

Au Kommando nous sommes quatre inséparables : Antoine, Séradin, Guillermin. Antoine travaille chez un avaré sordide Laun Georges qui lui aussi suce ses prisonniers. Tous les soirs, à neuf heures, toujours le dernier. Il en revient outré. Tous les dimanches, lisons la messe. N'avons pas d'aumônier. C'est l'abandon. Heureusement Madame Simottel m'envoie quantité de livres ... Bientôt, Antoine se sent mal disposé. Il est faible, a un perpétuel mal de gorge. Sa gorge s'enfle. Il va trouver le médecin militaire : ce n'est rien. L'abcès s'enflant toujours on le lui ouvre. Peu de jours après l'enflure augmente ... Nous sommes obligés de nous séparer. Vais perdre mon meilleur copain. Me voilà seul. Sombres jours. Je me morfonds au travail. Que les journées sont longues, dans les champs. J'en aurais perdu la tête. Le travail est trop monotone.

Pentecôte 1941. Jusqu'ici pas de dimanche. Comme les jours ordinaires il nous faut sarcler. Aujourd'hui tout de même on nous laisse libres. Hans Beth se montre "aimable". Des gâteaux ! N'en croyons pas les yeux (couronnes, gâteaux au fromage). Messe entre nous. Quelques pièces "improvisées". Chansons.

Lundi de la Pentecôte. Un match de football est prévu pour cette après-midi entre notre kommando et un kommando d'usine (sucrerie). Hans

Beth n'est pas de cet avis. Après le café, le tracteur nous conduit au travail. Je suis résolu à ne rester que jusqu'à midi. Sarclage : le moins possible. Tous sont décidés de rentrer à midi : Uguen, Bihanéis, l'autre et moi. Onze heures et demie : nous quittons le champ. Apparaît la moto de Hans Beth filant à toute allure. Il s'arrête, agite les mains, court vers nous : "Que faites-vous ? - "Nous allons au Kommando", dis-je. "Devons y être pour 2h. Il y a réunion cet après-midi avec les autres kommandos." - "Qui est le chef ici ?". "Nous sommes soldats, nous devons obéir en 1er lieu à nos gardiens". Et je fais mine d'avancer. Il me prend par le bras et présente la main pour me gifler. "Pardon ! Vous n'en avez pas le droit". Tous les deux nous sommes pâles. Qu'il me brûlait, à ce moment, de me jeter sur ce frêle bout d'homme, asthmatique. "Donne-moi ton outil". Je m'exécute. Il commande aux autres de le suivre. Ils hésitent puis marchent ! Ah ! Si je m'étais écouté, je les aurais traités de tout. Me plaquer ainsi. Je suis perdu à présent du moment que je suis seul à refuser de travailler. Je pars quand même, tout seul, décidé à présent de ne plus reculer. Mes camarades m'auraient suivi, tout se serait arrangé. Maintenant je suis évidemment le meneur... Un enclos d'un mètre cinquante entoure le champ. Je le saute ... Jusque là Hans Beth espérait à mon retour, mais me voyant franchir l'enclos il n'y tient plus et hurle : "Arrête-toi !". Je m'arrête. Il arrive à l'enclos. Je sais qu'il ne pourra le franchir ... il crie : "Veux-tu venir ? Sans quoi je te dénonce à l'officier du stalag pour refus de travail". - "Pardon, sur semaine je n'ai jamais refusé le travail. Aujourd'hui nous avons ordre de venir au kommando". - "Je m'en f... de cet ordre". - "Moi je l'exécute. Nous sommes prisonniers mais pas vos esclaves. Nous ne cessons de demeurer des hommes". Il s'empporte et me lance l'outil de plein fouet. Je me serais abaissé je l'aurais reçu en plein visage. Je le reçois sur le dos. Ai un mal terrible. Je ne dis plus rien ! A quoi bon discuter ? Et je m'en vais. Et en marchant je réfléchissais à la tournure que peut prendre cette histoire. Avec un paysan ordinaire je m'en serais tiré. Mais ce potentat ! Il ne s'agit plus de reculer. Pourvu que mon dos soit marqué ! Ce sera toujours une preuve qu'il m'a frappé ! Je rentre droit au kommando, me gardant bien de passer par la Grabenstrasse. Par bonheur, l'adjudant de contrôle est là : je lui expose mes griefs, il m'écoute assez favorablement. Regarde mon dos. Le coup a laissé sa trace : "Vous ne devez pas travailler aujourd'hui, dit-il. Nous allons arranger cela". Les copains arrivent, tous sauf mes trois compagnons. Je leur raconte l'histoire. Tous sont furieux de l'attitude de mes collègues ... Remue ménage au bureau des gardiens. On entend un homme crier. On m'appelle. Discussion. Bien entendu, j'ai tort. On me menace de m'envoyer au Stalag pour aller en strafcompagnie. Cela n'empêche que j'ai pu assister au match et passer une agréable après-midi au bord du Rhin. A 7h arrivent mes compagnons de travail. Ils regrettent bien d'avoir agi ainsi, mais Hans Beth avait l'air si furieux qu'ils n'ont osé

me suivre ... Le lendemain matin on me fait rester au kommando. Prépare mon barda. Mais toute la journée se passe sans incident. Je n'ai pas eu à bouger ; comme de juste : "kein arbeit, kein essen", pas de travail, pas de nourriture. C'est la loi en Allemagne. "Nicht travailler, nicht manger" nous crient les gosses. Le soir je dois dormir dans le réduit à charbon. Le lendemain de même. Le soir les camarades m'ont apporté à manger, se privant pour moi. Je rageais comme un lion en cage ! Mais seulement dans mon for intérieur. Quand un gardien arrivait je me montrais très content de mon sort. Le soir, on m'apprend qu'il y a changement.

Sackreuther. Kohlenhandlung (commerce de charbon)

Stergasse 19.

Mai

Je reste à Worms. Hans Beth n'a donc pas eu gain de cause. Déjà à cette époque de gloire il existe une certaine dissension entre la Wehrmacht (armée régulière) et le parti national-socialiste. Deux clans très séparés qui ont chacun leur drapeau : le parti - drapeau à croix gammée ; l'armée - croix de fer avec à l'angle une petite croix gammée ... On me change de patron. Je dois aller chez un marchand de charbon, livreurs à domicile.

Mercredi je m'en vais donc chez mon charbonnier : Sackreuther ! Le fils, quinze ans, vient me prendre au kommando ! Il y a déjà un changement notable. Les autres sont partis entre cinq heures et demie et six heures. Il est sept heures quand mon "Willi" arrive. Il me prévient qu'il en sera ainsi tous les jours. Gain appréciable ! A six heures et demie la mégère de bonne de Hans Beth ne viendra plus m'agacer par ses "komm, komm" alors que je sommeille à moitié. Tous les deux nous marchons. Le garçon est timide, a l'air de me craindre. Passons devant une école et un hôpital protestants, puis un temple, la Romerstrasse, ruelles et arrivons à une maison d'aspect assez pauvre, mais à l'intérieur très coquet, très propre. Ce n'est plus le palais de Hans Beth. On me conduit à la cuisine. Tiens ! Ce n'est plus à la buanderie que je mangerai sur une table rongée et branlante ... La femme est là. La mère, très sympathique, les deux filles (trente quatre et vingt huit ans). Cette dernière mariée à un ouvrier d'une immense minoterie du Rhin. Et tous sont sympathiques. Le pain est sur la table, beurre, confiture. On me dit de manger à ma faim ... Quel changement ! Mais il y a une gêne. Mère et fils ont l'air de me craindre. Hans Beth a du passer par là et les a renseignées à mon sujet. Je l'ai su après. Elles m'ont tout avoué. Hans leur avait dit que j'étais une tête forte, toujours mécontent. L'instituteur que je remplace m'avait donné que de

bons renseignements à leur sujet, aussi je me sens disposé à agir autrement que chez Beth. Avant de venir me prendre au kommando le fils a déjà nettoyé l'écurie, étrillé le cheval ... On atèle le cheval à une voiture à quatre roues, très lourde. Y jetons des sacs à charbon vides et nous partons. Un quart d'heure de marche. Passons à côté d'une grande vigne, une cave. Tiens ? Il y a des vignes aussi en Allemagne. Et je me souviens de ma géographie où l'on parlait en effet de vignes en étages sur les côtes du Rhin. Ici c'est la plaine. Les vignobles s'étendent sur les plaines comme en France avec cette différence : les pieds de vigne s'élèvent très haut et sont fixés chacun à un piquet de deux mètres de haut. A l'entrée de la cave cette inscription : "Liebfrau Milch" (Lait de Notre-Dame). La meilleure qualité du meilleur vin du Rhin. Vignobles renommés dans le monde. Longeons la vigne, sortons d'une vue et nous trouvons face au Rhin. Le fleuve est très large (six cent mètres), coule au milieu d'une immense plaine. A l'horizon les monts de l'Odenwald. Nous longeons le Rhin sur plus de cent mètres et je considère, rêveur, cette eau limpide qui a fait verser tant de sang. Sur le rivage, clapotis de vagues minuscules. Une vie intense règne sur le fleuve : des remorqueurs à roue traînent des péniches chargées, s'enfonçant dans l'eau jusqu'aux bords. Je distingue dans les cales surchargées de charbon, du minerai de fer. Ils s'en vont sans doute vers Ludwigshafen. Ce sera aux malheureux Polonais de les décharger. Et je me vois de nouveau au fond de ces cales dans les nuits froides de Mars. D'autres remorqueurs descendent le fleuve ... Plus vite ceux-là car le courant les aide. Les péniches sont vides et flottent allègrement sur l'eau, elles s'en vont de nouveau se recharger dans la Ruhr ! Quelques touristes - en pirogue - naviguent à travers des incessants convois. Partout, c'est la fureur du travail avec cette sombre arrière-pensée : travailler pour massacrer. De temps en temps des avions de chasse s'amuse au-dessus du fleuve, volant en vrille, se renversent, chutent en feuille morte, puis se redressent. Certains plus hardis passent entre les deux clochers d'une basilique ; ils ne doivent pas manquer d'un mètre. A chaque fois, je m'attends à les voir s'écraser.

Mais nous voilà arrivés au port de Worms : port très simple, un seul quai avec grues. Partout des entrepôts de charbons. Les grues sont sur rails : les péniches sont là, pleines de charbon. Les bennes chargées sont transportées par air au-dessus de l'entrepôt voulu et s'y déchargent. Nous rentrons Willy (le garçon) et moi et chargeons les sacs ... Et de nouveau nous cheminons à travers les rues de Worms. Nous livrons ainsi le charbon quartier par quartier. Travail sale et fatigant : certaines caves sont si mal faites qu'il faut descendre à reculons, se plier en deux, le plafond étant trop bas. Mais la nourriture est autre qu'à Ludwigshafen ! Je mange comme les civils. Je suis en civil et tout le monde me prend pour un ouvrier allemand. A chaque maison, il y a pourboire : marks,

cigarette ou vin. Parfois même on me dit : "Heil Hitler". Je réponds : "Ich bin Franzose". La réponse, quasi générale est : "Verzeihung : excuse".

Tous les jours, nous livrons ainsi deux voitures. Il nous arrive souvent de finir vers les trois ou quatre heures. La journée est quand même terminée ; il ne me reste plus qu'à prendre un bain et à lire. Parfois, le soir, en vélo, Willy et moi, nous allons au jardin, tout en dehors de la ville, arroser les légumes. Les fraises et cerises sont mûres. Nous en mangeons à satiété ; comme je suis en civil, je peux rentrer dans les débits et là suce ma glace, très en vogue en Allemagne. Par temps chauds, grands et petits circulent dans les rues, suçant leur glace à la vanille... Je rentre du travail noir comme un nègre. Un bon bain et me voilà plus frais et dispos que jamais.

Six jours par semaine, je travaille ainsi à la livraison du charbon. Le samedi, les entrepôts sont fermés. Pour se nourrir, mon patron a quelques champs de blé, seigle, pommes de terre. La journée se passe aux champs ; mais quel abîme avec le travail chez Hans Beth. A trois (Willy, Emma et moi) nous travaillons. Plus de surveillant ! ... La gêne des premiers jours est dissipée. Ils sont "très ardents au travail" et se reposent sans cesse, se plaignant de rien. Je fais de même. Après dîner, repos d'une heure à l'ombre d'un cerisier qui ploie sous les fruits. Qui veut en déguste. Le fils apporte des revues que je dévore.

Depuis que je suis à Worms (16 avril) des trains de matériel et de troupes défilent sans cesse. Nous savons que c'est pour aller à l'Est, car nous sommes certains que deux dictatures comme le Bolchevisme et le National-socialisme ne pourront rester éternellement à se regarder l'un, l'autre, n'étant plus séparés par aucun Etat tampon. "Qui mange du Bolchevisme en crève" avait dit Hitler en 38. Malgré l'alliance germano-russe, les communistes allemands sont partout en défiance. Et nous pressentons une prochaine attaque russe. Willy a une radio mais la crainte est si forte qu'ils n'osent me laisser écouter Londres. Nous disons aux civils: "Tous ces convois sont contre la Russie". On nous traite d'écervelés. Mon jeune Willy, lui-même, rit aux éclats quand je lui dis cela. "Ces convois, dit-il, vont aux Balkans et de là en Syrie. Nous allons amener des soldats en Libye, d'autres en Syrie et ainsi attaquerons le canal de Suez des deux côtés. Ce sera la mort de l'Angleterre !". Ils ne sont pas du parti nazi (bien que protestant : la plupart des protestants sont nazis ; les catholiques fervents sont anti-nazis) et je chercherais en vain une photo de "Jules" (Adolf) chez eux. Mais Willy est allemand, il est enthousiasmé des succès allemands en France et aux Balkans. La conquête de Crète surtout l'emballe et c'est avec enthousiasme qu'il me raconte les faits d'armes des parachutistes allemands, les piteux

débarquements des anglais d'Athènes et de Crète. A la caserne de Worms, les jeunes classes sont instruits pour aller en Afrique. Ils seront sous le commandement du fameux Rommel, le dieu des jeunes. Aux fêtes ils défilent dans les rues de Worms, en costume colonial : treillis kaki, bottes en toile serrant les jambes et casque colonial. Les civils hurlent de joie à leur passage : "Ils vont nous rendre, disent-ils, les colonies que le traité de Versailles nous a si injustement et égoïstement enlevées". Il ne fallait donc pas leur parler de guerre germano-russe.

Pourtant les convois augmentent sans cesse. Sur la voie ferrée Sarrebrück-Worms-Francfort les trains passent à la cadence d'un train toutes les deux heures. Ils transportent canons, chars et troupes. Les wagons sont ornés de fleurs, les hommes (en chemises kaki français, les s...) chantent. Tout le monde les acclame. Quelle différence avec notre arrivée en Allemagne. Je suis heureux de les voir défiler car ce doit être un allègement sensible pour la France. Sur la route, même défilé. Des heures entières des convois d'autos de toutes marques (Citroën, Peugeot-Simca), voitures absolument neuves, et des camions (Peugeot-Berliet-Panhard Levasseur) passent dans Worms, Darmstadt, id... C'est impossible que tout cela aille aux Balkans, pensions-nous. C'est encore le bourrage de crâne du pauvre peuple qui croit tout ce que lui dit la Radio. Mais tout le monde est en effervescence, on pressent un orage imminent.

Le 14 juin, quand nous sortîmes du kommando, nous sommes surpris de marcher sous un ciel rouge de ces hideux drapeaux à croix gammée. C'est l'anniversaire de la prise de Paris. A midi, les cloches sonnent à toute volée. Comme cela me fait mal au coeur de voir célébrer avec tant de pompe la défaite la plus triste et la plus funeste que la France ait pu subir au cours de son histoire. La France se relèvera, dit Ste Odile, plus forte que jamais ... et l'on verra des peuples opprimés (je pense à l'Autriche-Balkans-Tchécoslovaquie ...) se soulever contre leurs tyrans pendant que de l'Orient une peuplade déferlera sur la Germanie semant ruine et misère. Serait-ce la Russie ? Nous reprenons espoir.

En attendant c'est la fête ! ... Quatre jours après mon arrivée le 20 avril 41, j'ai assisté aux mêmes pompes. C'était le "Führer Geburtstag" (anniversaire). Pour une telle fête, il n'y a qu'en Allemagne qu'on puisse assister à un tel déploiement de drapeaux, fanions. Nous arrivions tout sauvages de l'usine de Ludwigshafen et n'étions pas encore habitués à la vie dans les villes. Le 20 avril - au matin - nous avons été ahuris du spectacle. Sur la place devant la cathédrale, un gigantesque arc de triomphe de verdure et de fleurs. Au-dessus étaient inscrites ces paroles : "Zum Geburtstag unseres Führers". Toutes les maisons sont pavoisées,

nous marchons sous un ciel de drapeaux rouges, de guirlandes, de banderoles. "Heil Hitler ou Glückwunsche zur Geburstag des Führers ...". Nous ne voyons plus que du rouge et partout cette croix gammée qui a su fanatiser tout un peuple. Aux fenêtres et vitrines des guirlandes de fanions en papier et devant une Croix gammée un cadre représentant le Führer en manteau gris, regard sinistre, cheveux à la tempête, en plein champ de bataille, ou bien le buste du même Hitler ! Quel fanatisme pour un homme qui inévitablement - par son orgueil - ne peut conduire son peuple qu'à la misère. Napoléon a eu la même vogue ! ... Mais tout cela n'est pas fait pour nous remonter le moral. Ce n'est pas la révolution qu'on nous avait prédite lorsque nous quittions Compiègne !

Quelques jours plus tard, je revenais de mon travail, j'avais été livrer le charbon à la banlieue de Worms, quand en passant sur la place nous remarquons un attroupement considérable autour d'une affiche. Les civils sont abattus. Qu'y a-t-il donc ? Willy s'élance et revient m'annoncer la désertion de Rudolf Hess, le chef des Hitlh Juguenod, son chef par conséquent. L'affiche dit qu'il était sujet à des crises de folie. Hitler ne devait pas être bien perspicace pour le désigner comme son troisième successeur éventuel ! Mais personne ne le croit ! Y aurait-il dissension de la tête. Cela donne lieu au kommando à de grandes discussions où l'espoir renaît. Il est probable que nous puissions voir notre patrie cette année. Nous ne pouvons d'ailleurs rester ici une éternité. Voilà un an que la captivité dure ! ... La désertion de Hess n'arrête pas les camions. Les civils ont supporté assez difficilement le premier choc de la nouvelle car on avait confiance en Hess. Il y a peu de jours, il présidait une grande fête du parti et établissait un magnifique bilan des victoires. Mais Goebbels est là avec sa propagande, tout est si bien tourné que bientôt Hess n'est plus qu'un hère dont la désertion a été voulue et sera un bien pour l'Allemagne. Je déjeune chez E. avec Willy. Chocolat, pain blanc, vin. Pour un prisonnier, quelle fête ! ...

Dimanche 22 juin 41. Depuis quelques jours pourtant la Radio parle d'une tension germano-russe. Von Molotov aurait quitté précipitamment Berlin. Mais les civils ne se mettent pas dans l'idée d'une nouvelle guerre. Un autre fils de la maison, en caserne à Kaiserlautern, est dans une compagnie disciplinaire. Il vient de passer par Worms et a jeté une carte à la gare pour annoncer son passage. Tout le monde se demande ce qui se prépare.

Guerre Germano-Russe

Le dimanche matin, le gardien vient nous réveiller : "Gute Morgen ! Aufstehen". Et il nous dit : "La guerre est déclarée entre l'Allemagne et la Russie". Une bombe sur le kommando n'aurait pas fait pareil effet ! Serait-ce l'accomplissement de la prophétie de Ste Odile ? L'invasion de la Germanie ? Bien vite, nous nous lavons. Willy arrive me prendre. Il pleure. Je ne puis m'empêcher de sourire. Dans mon for intérieur, je jubile. "Je te l'avais bien dit, Willy, que ça devait arriver". Il ne me répond pas, est tout bouleversé. L'annonce de cette guerre produit sur lui le même effet que sur moi l'annonce de la guerre franco-allemande de 39. Je rentre à la maison : tout le monde est en pleurs. "Que va devenir mon fils Ludwig, dit la mère. Il était puni à la caserne, il ira sûrement au tout premier front. Et nous qu'allons-nous devenir contre un pays si vaste ?". J'aurais voulu compatir à leur peine, mais c'est plus fort que moi, j'éclate de rire : "Pourquoi es-tu si content ?". "Je regrette bien pour votre fils, Madame, mais il fallait cette guerre pour nous délivrer ! Je vous l'avais bien dit !". "Cette guerre, les Anglais l'ont faite d'avance. La France devait être battue, elle l'a été. Mais elle doit ressusciter et la guerre germano-russe va y contribuer ! Vous serez obligés de retirer vos troupes de France". Je dis cela au fils, car la mère n'écoute pas ! ... Les communiqués affluent. Communication du Führer : "Grâce au service d'espionnage allemand, nous avons remarqué en Russie une préparation intense de guerre épouvantable contre l'Allemagne. Le Reich aurait attendu trois mois de plus, des millions de Russes déferlaient sur l'Allemagne. Nous avons voulu prendre les devants et maintenant "A nous la Victoire !". La radio avertit le peuple qu'aucun communiqué ne sera publié avant dimanche ... pour observer le secret. Elle lui dit simplement que les troupes allemandes ont débordé la frontière germano-russe de 1939. Les Russes ont été surpris ! Huit jours se passent dans une attente fiévreuse tant du côté allemand que prisonnier. Les convois défilent plus que jamais. Les communiqués sont muets. Veut-on cacher la défaite allemande ou au contraire faire patienter pour annoncer une série de victoires ? Nous sommes persuadés de la puissance russe et savons tous que la guerre de Finlande en 39 n'était que tactique faite pour cacher sa puissance !

Dimanche 29 juin. Willy vient me prendre. Il est radieux ! A six heures il y a eu un communiqué spécial annonçant une série de victoires éclatantes. Limberg est tombé, ainsi que Brest-Litowsk, Minsk. Ils sont devant Pinsk. Puis c'est l'énumération du butin formidable : quantité d'avions détruits au combat et au sol par les bombardiers et les stukas, foule innombrable de prisonniers, en majorité des jeunes de seize à dix sept ans. Les Russes n'auraient plus de soldats ?! ... Il n'en fallait pas autant pour soulever d'enthousiasme ce peuple de moutons. Dans les eues, les gens sont affairés, joyeux. Je ne perds pas espoir. Je crois que c'est du bluff. A

chaque heure c'est la répétition du communiqué et chaque fois l'hymne triomphal du "Deutschland über alles" et le chant de Russie. Willy oublie vite son frère et pense déjà à l'heureux temps où il ira occuper la Russie. Tous sont persuadés que dans quelques mois la Russie est avalée : ils seront les maîtres de l'Europe selon la prédiction de Goering. Les Européens seront les ouvriers, nous les esclaves. Serait-ce possible ? Sur les places, des haut-parleurs. Pendant des semaines il en sera ainsi. Au travail Willy ne parle que de guerre, de victoires, louant les Stukas : "Psui spsui boum-boum, fait-il, et les Russes, effrayés, de courir comme des lapins comme vous en 40". La propagande de Goebbels triomphe, les illustrés "Adler", "die Woche" ont un tirage formidable. C'est l'époque d'Austerlitz. Waterloo est-il éloigné ? La Russie est vaste ! Jusqu'aux Monts Oural il y a du chemin ! ...

Depuis trois semaines, j'ai des furoncles aux hanches. Ils me font bien mal. J'essaie de résister car la vie au Stalag ne me sourit pas. Je reste un jour ou deux à la baraque ; le médecin m'ouvre le furoncle. Je travaille ici, là, au jardin. Mais cela se répète et bientôt je dois demeurer des semaines au kommando. La "mère" vient m'apporter à manger, apporte aussi journaux et illustrés. Cela n'est pas fait pour remonter le moral, ces défaites russes de plus en plus écrasantes. N'empêche, seul au kommando je passe mes journées dans la cour, à plat ventre sur un banc ; derrière la muraille c'est la vie : autos, tram ... Je lis, pense au doux temps du Collège où, tout jeune, j'enviais les Rhétoriciens ou Philos qui allaient quitter les bancs de l'école. A cette heure, j'aurais payer bien cher pour y être, y étudier nos auteurs français. J'ai une grammaire allemande, je m'initie à cette langue forte, gutturale. Tous les dimanches, nous organisons fêtes, chants, scénettes improvisées. Sur l'air du "De profundis", je fais une peinture de notre vie au kommando 431. Le dimanche je la chante. Les gardiens assistent ; des mots allemands s'y trouvent. Les copains s'esclaffent et je vois bientôt la tête du chef de poste se renfrogner. Il doit penser qu'on se moque de lui. La séance finie, je file à mon lit car je prévois un incident "habituel" pour nous prisonniers : la fouille. Je prends mon carnet et jette la chanson au feu. Ce qui est prévu arrive. On nous fait évacuer la salle pendant une demi heure. Nous rentrons. Mon lit et mes affaires sont sens dessus, dessous. Ils n'ont rien trouvé. Les dimanches après-midi, nous allons à une sucrerie voisine. Un silo à betteraves y a été aménagé en piscine. Cinq mètres d'eau. Agréables après-midi pour les nageurs. Les autres n'osent s'y aventurer. Nous trouvons cela plus agréable que sur le Rhin, il n'y a pas de courant à remonter.

Juillet. 26 septembre 41

FRANKENTHAL

Les furoncles m'affaiblissent toujours. Je suis obligé de dormir à plat ventre. Le chef de poste décide de me conduire au Stalag. Je reprends le train, passe l'immense autoroute à double voie : Sarrebrück-Kaiserlautern-Darmstadt et arrive à Frankenthal (vallée des Francs). Traversons la ville, arrivons au camp. Un aigle monumental, tenant la croix gammée, domine l'entrée. Vaste cour entourée de barbelés, des miradors, entourant une "kolossale" salle de réunion politique. C'est là le stalag : une seule pièce. Au bout de cette salle le "Cirque", comme on l'appelle. Deux baraques en bois pour les personnalités fortes. Formalités au bureau allemand. Je pensais rentrer à l'infirmerie, mais il n'y en a pas ici. On me fait rentrer dans la salle et là : "débrouille-toi !". Devant moi, à droite, à gauche, des lits à trois étages ; les couloirs grouillent de prisonniers. Tous les lits sont occupés : il me faut me contenter de coucher sur la scène. Il y a bien une baraque pour les contagieux, je n'en suis pas heureusement ! Un air fétide, lourd, empesté remplit cette salle aérée seulement par des fenêtres minuscules. Des milliers d'êtres humains y vivent. Au moment du rapatriement des anciens combattants et des frères aînés de quatre enfants mineurs, le contrôle du bureau en a compté mille huit cent. Scène, marches, couloirs, tout est occupé. Malheur s'il fallait se lever la nuit. Que de précautions pour marcher entre les corps étendus. Cuisine, lavabos et W.C. tout est attendant à la salle. Il est impossible d'imaginer pire. Des camions de pommes de terre pourries arrivent, semant la puanteur au camp. Jusqu'en septembre on en mangera de ces pommes de terre. Parfois ce sont des charretées de feuilles de betteraves qui viennent au camp. On nous en servira en guise d'épinard. Le matin, jus. Midi : cette soupe hideuse. Six heures jus ou deux fois par semaine lait qui n'est jamais sorti du pis d'une vache ! Une boule de pain à huit et un minuscule carré de margarine le soir. C'est là que les colis sont les bienvenus ! La Croix Rouge nous aide aussi ! Tous les matins, à l'appel, on nous distribue dix biscuits et un paquet de cigarettes par semaine. Le dimanche, extra : boîte de sardines. Et voilà de nouveau la vie désespérante du Camp. Je regrette bien Worms, pas Hans Beth. Ce qui est dégoûtant, c'est la saleté de cette baraque jamais nettoyée où grouillent des êtres misérables. Certains sont en loques, abattus par la misère, ne se lavent jamais et ne font jamais leur lessive. Camp infesté de puces. En arrivant au kommando on m'a fait passer la désinfection, rasé une deuxième fois des pieds à la tête. Comme si j'allais rentrer en un lieu où règne la propreté. Pendant trois semaines je dormirai ainsi sur la scène : ma musette comme oreiller et ma capote comme couverture. On ne peut pas avoir froid d'ailleurs dans une telle fournaise. A cinq heures et demie, réveil en fanfare. Le clairon sonne : "Soldat, lève-toi !". Une dizaine de gardiens arrivent avec le fusil. Cris,

hurlements. Les récalcitrants sont secoués durement, arrachés de leurs lits ou piqués à la baïonnette. Toilette. Six heures et demie, appel. Tous doivent quitter la baraque et rejoindre le terrain des sports et de ... la pelote. L'appel est interminable. Bon gré, mal gré les Boches ne réussissent jamais à trouver le compte juste. Le juteux se plaît à nous laisser ainsi deux heures entières. L'appel n'est jamais fini avant huit heures et demie, neuf heures. Chacun grignote les biscuits reçus. Les malades qui doivent se présenter au docteur, doivent montrer leur billet au Feldwebel. Eux seuls peuvent partir. Les évadés repris sont habillés en zouaves ; ils doivent faire les corvées les moins intéressantes. A part ceux qui sont en instance de départ et les évadés, nous sommes tous des malades, plus ou moins atteints, évidemment. Un épileptique est là. Plusieurs fois il a des crises ; il se roule à terre, se mord, s'arrache les cheveux, tords ses membres. La lave lui sort de la bouche, le sang du nez. Il n'en est pas moins dispensé de l'appel. Un autre a perdu le Nord. Du matin au soir il se fatigue à faire le tour de la salle. Il fait, dit-il, Paris-Strasbourg à la marche. Il ne s'arrête que lorsqu'il s'affaisse, épuisé.

Tous les matins, les cultivateurs des environs viennent prendre des prisonniers pour la journée. C'est le véritable marché des esclaves qui recommence et cela chaque jour. Le Feldwebel passe dans les rangs, examine les prisonniers, prend un ; celui-ci a beau dire qu'il est malade, montrer sa feuille : "oh ! rauss, schnell !". Pour encouragement, un coup de pied accompagné d'un éclat de rire sauvage de Teuton. Quinze jours durant je vais au docteur. Celui-ci est seul, débordé de travail. Il faut faire la queue. Il examine la plaie, bistouri ... et c'est aux infirmiers d'achever les pansements. Consultations en série. La salle de visite est dégoûtante, trop petite. Le médecin a beau faire des réclamations, l'homme de confiance, un adjudant-chef Dutil de Lamballe ne s'en occupe guère. Il est plus préoccupé de faire sa culture physique le matin ou de s'entraîner à des matchs de boxe. En 1940, à l'arrivée des premiers prisonniers au Camp, il a voulu établir l'ordre en hurlant, bottant à la manière des Boches. Ceux-ci ont vu que c'était l'homme qu'il leur fallait et l'ont établi "homme de Confiance". Les réclamations que les kommandos lui adressent s'arrêtent toutes à lui et doivent aller au panier. L'après-midi, il se promène torse nu dans le camp, exhibant ses biceps de boxeur. On ne le trouve dans son bureau qu'au moment des repas. Les vivres de la Croix Rouge lui passent par les mains et il se fait appliquer ce principe : "Charité bien ordonnée commence par soi-même". En septembre des perquisitions ont donné lieu à un scandale qui l'a fait renvoyer en kommando, lui et ses compères. Bref, nous n'avons personne pour nous défendre contre des Boches rapaces. Une seule fois, Dutil s'est intéressé à nous.

Depuis longtemps nous remarquions que partout des vivres disparaissaient. On trouve le coupable : un prisonnier. Au milieu de l'appel (Dutil a daigné se lever pour montrer sa force), il a fait venir à lui le délinquant, lui administre deux magistraux coups de poing en plein visage, le renverse, le frappe du pied et l'aurait assommé si les camarades n'avaient crié : "assez, assez !". C'est tout de même un prisonnier, qui a fauté oui !, mais la punition est trop sévère, surtout en face des Boches qui se tordent de rire de voir des prisonniers s'entre-tuer. Huit jours de rang, le malheureux a vécu au pain et à l'eau, pendant la journée les bras en croix. Avis aux amateurs ! ... La veille du 14 juillet, des pompes à bras, des seaux d'eau et du sable sont placés aux portes et à l'intérieur de la salle. Nous lisons : "Luftschutz Sand". Ne comprenons pas.

14 juillet. A quatre heures de l'après-midi, tous les Français sont rangés en carré dans la grande cour. Au milieu, un tas de sable, des seaux d'eau, une pompe à bras. Nous nous demandons l'explication. Dutil fait un speech et nous demande de penser aux morts. Une minute de silence. L'aumônier parle aussi et tous nous récitons un De profundis pour les morts. Ca leur fera, je crois, plus de bien que la minute de silence. Puis un Boche se présente avec quelques tubes ; il explique : des bombes incendiaires anglaises qui n'ont pas explosé. Nous assistons à une manoeuvre de défense passive. Un groupe de pompiers boches casqués s'avancent, se placent près de la pompe, prennent des pelles. Ils sont en uniforme. Bientôt un éclat de rire dans l'assemblée : à l'embonpoint du buste et aux visages nous remarquons que c'est une équipe féminine de pompiers. Le Boche parle (en boche bien entendu). Les trois quarts n'en comprennent goutte. Il lance à plusieurs reprises une bombe sur un caillou ; enfin, elle explose, prend feu ! flamme éclatante. Aussitôt les "pompiers" se mettent en oeuvre, les seaux se vident, des pelletées de sable sont jetées sur le feu qui bientôt s'éteint. Histoire sans paroles. Nous en comprenons le sens. Si une bombe tombe sur la baraque, à nous d'éteindre l'incendie. Mais chacun pense à part soi qu'il regardera tout d'abord à sauver sa peau. Que la baraque flambe ce ne sera pas grand mal. En 1943, elle prendra feu d'ailleurs et le stalag sera dissous. Une équipe de pompiers est établie au Camp. En cas d'alerte elle est au poste prête à nous sauver ou à ... déguerpir ! De temps en temps, avons alerte et la D.C.A. tire avec acharnement. Les éclats glissent sur le toit. Un éclat gros comme deux poings est tombé - un jour - en plein dans le lavabo y creusant dans le ciment un trou énorme. Il serait tombé trois mètres plus à gauche, il transperçait trois gars. Un incendie éclate à Frankenthal au cours d'un bombardement. Les pompiers du stalag participent au sauvetage et s'y distinguent. Ils touchent la sublime récompense de dix marks. Le jour, ils font des manoeuvres, on les voit courir, s'affairer. Il est à douter que sans bombardement ils emploient la même ardeur.

L'après-midi au camp est on ne peut plus monotone ; c'est la promenade autour de la salle, une conversation à l'ombre du bâtiment. Tous les matins, je puis assister à la messe. Soir, prières. Le dimanche, la messe se dit sur la scène devant tout le monde. Les assistants se mettent sur les premiers lits (en tribune). Les autres, bon gré, malgré, doivent aussi y assister. Certains lisent, font de la couture, d'autres suivent avec curiosité les manoeuvres du curé, écoutent son sermon et le Crédo lancé à plein coeur par des centaines de prisonniers. Mr l'aumônier - un parisien - emballe la foule. Même les incroyants qui tous le prennent en respect. Certains hélas ! endurcis par la misère, sont impénétrables. "S'il y avait un Bon Dieu, il ne permettrait pas des choses pareilles". Tel est le refrain que l'on doit entendre si souvent. Inutile de leur dire que le bon Dieu sait bien faire les choses et peut trier le Bien du mal, ils ne voient que le présent et s'aigrissent de plus en plus. Cela me fait un bien de communier. Pendant trois mois, je n'avais pas vu de prêtre à Worms. Quand un furoncle qui pousse me lancine, je dois rester toute l'après midi à la salle, d'abord sur la scène, puis dans mon lit qui ne vaut guère mieux puisqu'il n'y a pas de paille. Plutôt il y en avait une, mais elle était si sale (qui m'y avait précédé ???) que j'ai préféré m'en débarrasser. J'essaie de lire ... mais la faim me tenaille, m'enlève toute force. On n'y a qu'une idée : attendre que l'on crie "soupe" ou "casse-croûte". Le haut-parleur des salles relié au bureau allemand nous casse les oreilles par ses "allo, allo, untel doit se rendre tout de suite à un tel bureau". Désespérante vie que celle des Stalags ! c'est la lutte pour le maintien du moral. Comme les lettres sont lues et relues, les colis dégustés ! Je reçois une andouille. Quelle merveille ! Reçois aussi "Pêcheurs d'hommes". Le livre a un succès fou parmi mes camarades. Au bout de trois mois il est déchiré, sale.

Des camarades du pays passent, repartent. Je vois un de Trémaouzan, évadé six fois et six fois repris. Il n'a plus que son costume de bagnard, de zouave. Il part en strasscompagnie : un purgatoire sur terre. Lever à cinq heures. De cinq à sept ils doivent faire la pelote : marche en grenouille, à quatre pattes, des fouets frappent impitoyablement ceux qui sont trop mous. Puis ils s'en vont aux carrières. Le soir, pour se reposer, deux heures de pelote, debout, à genoux, sauts, courses ... deux ou trois fois par nuit ils ont appel et de chaque côté de la porte un gardien assène un coup de gourdin à chaque sortant. Le matin réveil à coups de gourdins ! Cela donne à réfléchir. Heureusement si on ne les envoie pas à Rawa-Russa en Pologne ! "Il" revient quinze jours après et repart en kommando décidé à essayer une septième fois. Ce coup, il réussira.

Au stalag, il y a aussi une équipe à part, celle des sous-officiers non volontaires au travail. Selon la convention de Genève les Allemands ne

doivent pas les obliger à travailler. Ils ne veulent pas non plus les nourrir à ne rien faire. Ils emploient une méthode destinée à les dégoûter du Camp. Toute la journée, ils les passent dans la cours des sports (de huit à six heures). Là, sous la garde d'un boche, ils doivent marcher continuellement, parfois courir à pas de course, faire de la culture physique immédiatement après midi en plein soleil, marcher à quatre pattes. Le gourdin aussi travaille. On se croirait au cirque, le dompteur essayant d'apprivoiser ses bêtes. Petit à petit, le nombre diminue. On demande à aller en kommando. Les résistants, les têtes dures, sont expédiées ailleurs à Limburg où ils subiront le même sort jusqu'à ce qu'ils soient découragés. La Convention de Genève est ainsi respectée, on n'a pas obligé les sous-officiers réfractaires à travailler, ils sont partis d'eux-même.

Plusieurs camarades passent au Stalag pour se faire rapatrier. La plupart ont attrapé leur maladie l'hiver dernier sur la ligne Siegsfried. On les a fait travailler au déminage en ligne et à l'enlèvement des fils de fer barbelés. En guenilles, chaussés de godasses qui n'avaient de tels que le nom : ce n'était que des morceaux de cuir. Du matin au soir, il leur fallait travailler dans la neige, arracher les fils de fer qui, gelés, se collaient à leurs main, défoncer les barrages anti-chars. Pas de gants, à moitié habillés sous la neige, ils rentraient le soir, éreintés, trempés, les pieds glacés. Les malades n'étaient reconnus qu'à une forte fièvre ! Matin et soir, dans la neige, cet énervant et sur-abrutissant appel où les gardiens ne trouvent pas le compte juste. Les malheureux en sont sortis au printemps, anéantis. Beaucoup sont morts ! Les autres en sortent avec des rhumatismes, bronchites ... ce sont les plus heureux. Beaucoup sont atteints à la poitrine. Le radiologue français a fait constater que les trois quarts des cas de tuberculoses proviennent du travail sur la ligne Siegsfried. Les prisonniers partis la veille de mon départ de Compiègne. avaient pris cette direction. Je ne dois donc pas me plaindre du sort qui m'a fait venir à Ludwigshafen ... Leurs visages, jaunes, défigurés, yeux brillants, la toux sèche, corps squelettique et sur cela des lambeaux d'étoffes, un pantalon cent fois déchiré par les barbelés et rapiécé - Dieu sait comme - un côté descendant jusqu'aux mollets, l'autre aux chevilles. Tout cela me fait mal au coeur. Et tous sont dans la salle attendant l'ordre de partir pour Hamburg. Si l'on savait la haine que le pauvre prisonnier, impuissant, doit laisser bouillir dans son coeur, la haine contre ce peuple barbare, orgueilleux et que le sort continue hélas à favoriser. Je parle avec d'autres camarades. Ceux-ci me racontent leur calvaire des premiers jours de captivité. Pris dans l'Oise, l'Aisne, la Somme, on les a fait marcher sans nourriture ni boisson par cette chaleur étouffante de Juillet (douze biscuits carrés - un cm de côté - parfois). Par ci, par là, ils pouvaient recueillir un bout de pain de quelques Lorrains généreux, à

l'insu des gardiens. Il ne fallait pas que ceux-ci voient un civil donner du pain aux prisonniers. Ils l'abattaient sur le champ. Certains civils amenaient des seaux d'eau fraîche au bord de la route : les prisonniers veulent s'y précipiter ... coup de feu ... un s'abat ! Ou bien le gardien renverse le précieux contenu d'un coup de pied. Et les malheureux affamés doivent marcher, marcher, sous le soleil ardent comme sous les averses. Les gardiens sont des jeunes de dix sept ans de l'Arbeits Dienst (service de travail) qui n'ont pas pris part à aucun combat et sont impitoyables, fanatisés par la victoire de leurs aînés. Ceux-ci sont plus indulgents. Des convois de soldats venant du front passent croisant les colonnes des vaincus. Certains s'apitoient, même entre ennemis, la fraternité d'armes existe : après la lutte héroïque où dans les deux camps on a souffert atrocement, la vainqueur a pitié du vaincu ou du moins l'estime parce qu'il a accompli son devoir. Alors des paquets de cigarettes et des boules de pain sont jetés aux prisonniers. Mais les morpions de l'arbeits Dienst s'élancent et malheur à qui ramasse le cadeau.

Certains qui n'en peuvent plus tombent exténués. Les gardes les insultent, coups de bottes. Le pauvre ne peut réagir. Un coup de pistolet et la colonne, effrayée, continue sa marche. Ils doivent faire parfois soixante quinze kilomètres. Des nègres sont parmi eux. La haine des gardes est surtout forte contre ceux là. Très souvent, pendant les courtes haltes, les sentinelles passent dans les rangs, cueillent une poignée de nègres, les amènent dans un champ. Les malheureux comprennent ce qui les attend et demandent grâce : une rafale de mitrailleuse et ... tout se tait. Personne ne dit mot : "Marche ou crève". C'est la loi de l'exilé. Un des rescapés me raconte une nuit tragique au camp de Baccarat, en Lorraine. Des milliers de prisonniers sont couchés dans la cour. Tout dort. Au milieu de la nuit, un prisonnier est pris d'un soudain accès de folie, bondit sur ses voisins, crie, hurle. Les voisins veulent le maîtriser. La sentinelle du mirador tire plusieurs rafales de mitrailleuse dans le groupe : cris de douleurs des blessés. Le lendemain on relève douze morts et plusieurs blessés. Explications avec les boches ... Ceux-ci ont cru à une révolte des français. De partout les mitrailleuses tiraient en l'air et ... dans le groupe. Les prisonniers affolés attendaient leur tour de recevoir la balle ! Y pensez-vous, Français, qui dormiez dans vos plumes ! Aviez-vous une pensée pour vos frères prisonniers, vous surtout, affectés spéciaux, qui avez fait la guerre à vos bureaux, loin du danger, vous êtes-vous apitoyés sur le sort de vos camarades qui ont été assez bêtes de faire leur devoir ?

Mon camarade Gaby Renouf, scout, ne me quitte pas. Plusieurs fois, il me raconte la scène à laquelle il a assisté au réembarquement de Narvik. Les Allemands ont été repoussés, des milliers de prisonniers sont faits. Arrive l'ordre de réembarquer au plus vite. Les Français veulent

emmener leurs prisonniers. Des centaines sont déjà à bord, mais les avions bombardent, mitraillent sans cesse. Impossible d'attendre. Il faut déguerpir. Que faire des prisonniers ? On les met dans un champ (ils sont trois cent). Les malheureux se jettent à genoux, supplient grâce pour leurs femmes, enfants, lèvent les bras. Mais l'ordre est formel et tous sont exterminés. Gaby ne peut dormir quand, en se couchant, ce cauchemar le prend. A quelles atroces scènes la guerre ne donne-t-elle pas lieu ! Et tout cela pourquoi ? Pour que les potentats de l'industrie puissent vendre leurs canons.

Je marche, marche forcée de Compiègne où moi aussi je suis tombé dans le fossé. Que serait-il advenu de moi si j'avais été obligé de faire France-Allemagne à pied ? Je n'aurais connu longtemps la captivité bien sûr.

Fin juillet. Une grande animation règne au camp. Le cirque est à laver, tout à mettre en ordre. Vers deux heures arrivent les représentants de la maison Scapini. Ils ont pour but de contrôler la vie des camps, l'état physique et mental des prisonniers. Discours. Soyons unis ... comme nos frères en France, derrière le Maréchal. Par nos misères, nous bâtirons une France nouvelle ... De belles paroles qui sonnent creux parce qu'elles viennent d'homme à la mine réjouie (ex prisonniers de deux mois) qui ne peut ni ne veut estimer nos misères. Louanges de l'Allemagne qui s'est pris le si beau rôle de refaire une jeune Europe. La France, si elle veut redevenir une grande nation, ne doit pas rester neutre devant ce bouleversement du monde. Puis c'est la visite du camp. Et c'est propre. Doléance des prisonniers sur l'insanité de la vie au Stalag, le danger que court le bien-portant de vivre avec des contagieux ; vexations des Boches. La Commission prend note de tout cela et promet que tout changera. Scapini a été nommé ambassadeur des prisonniers et aura pour mission d'améliorer notre sort. Il nous eût autant valu faire nos réclamations devant un mur, car aucun changement ne survînt.

Tous les jours, le haut-parleur le donne le communiqué du quartier général du Führer : avance foudroyante en Russie. Prise de Kiev ; le Dniepr est franchi, Karkow ... Toutes les semaines nous arrive le "Traité d'Union", journal des prisonniers imprimé à Berlin. De début à la fin, c'est l'enthousiasme pour l'Allemagne. En gros caractères sont écrits les villes prises par les Boches ; Rommel, porté aux nues. Il redresse le sort des Italiens en Libye. On n'y parle que de Laval, Déat, Doriot, la collaboration franco-allemande. Des prisonniers font des articles sur cette collaboration. C'est honteux ! Journal écoeurant pour un Français qui aime sa patrie. Illustrations sur paysages, grands hommes et monuments de l'Allemagne. Pour passer le temps on le lit mais il faut entendre les

commentaires qui s'en suivent : "Ah ! ces sal...". Ils osent nous écrire cela à nous, derrière les barbelés. Collaborer avec des hommes qui cherchent tous les raffinements pour abaisser notre moral et qui, avec désappointement, constatent qu'ils se manifestent toujours. Le français vit toujours, mais dans l'infortune. Cela le boche ne le comprend pas. Recevons aussi la "Gerbe" d'Alphonse de Chateaubriand, encore un vendu.

Rapatriement des Anciens Combattants

A partir du 14 juillet, quantité de vieux poilus de l'autre guerre arrivent au camp. Les plus jeunes ont quarante trois ans, les plus vieux quarante six, quarante sept ! Ils pourraient être mon père ! En même temps arrivent les frères aînés de quatre enfants mineurs qui eux aussi rentrent chez eux. Nous sommes plus de deux mille au Stalag. Dans le Cirque : mille huit cent. On y étouffe.

20 juillet. Le départ est fixé pour aujourd'hui. Les heureux sont à plus de quatre cent. Tout le monde est levé depuis quatre heures car nous voulons assister au départ. Ils se mettent en rang à la porte du Cirque, franchissent les premiers barbelés, rentrent au "Terrain des Sports" ! Là, six boches sont au garde à vous. A l'arrivée des français ils présentent armes devant les vainqueurs de l'autre guerre et les Infortunés de celle-ci. L'adjudant français (de Pont-de-Buis) salue. Le colonel allemand arrive, salue, fait un speech en allemand qu'un interprète traduit. Nous écoutons : "Camarades ! Je vous salue, vous combattants glorieux (!) des deux guerres qui ont déchiré nos pays. Note Führer a bien voulu récompenser vos mérites, et vous laisse rentrer chez vous. Chacun de vous emportera avec lui un peu de l'Allemagne. En France vous vous mettrez derrière notre grand chef et l'aidez dans la tâche qu'il a entrepris de faire avec la collaboration de l'Allemagne. Une Europe propre, neuve, jeune. Bon courage !". C'est fini. On fouille les valises des partants. Tout le monde est joyeux. Le fils de l'adjudant de Pont-de-Buis (vingt trois ans) qui reste derrière les barbelés a le droit d'aller dire adieu à son père. "Préparez-vous pour le départ ! " ... Ce sont les cris : "Au revoir les gars, portez-vous bien, gardez votre bon moral !". "Au revoir. Bon voyage. Bonjour à la France ! Une pensée pour nous quand vous franchirez la frontière". La colonne s'ébranle. Allègrement, dans leurs claquettes (ils doivent laisser leurs souliers pour les copains qui restent) les vieux poilus s'en vont, disparaissent. Dans la demie heure le train va démarrer ... et ce soir peut-être, demain sûrement, à leur passage, des bras d'agiteront, des yeux pleureront, des femmes, des enfants et de vieux parents seront dans la joie. Nous nous racontons nos impressions. Le jeune de Pont-de-Buis

pleure de joie de voir son père rejoindre son foyer, de douleur de ne pouvoir goûter à la joie de son arrivée. Appel. Los schnell. Nous sommes bien vite remis à la réalité. Pendant deux heures ce sera ce désespérant appel et la pelote des sous-officiers réfractaires, la soupe, l'odeur nauséabonde du Cirque ; la morgue du haut-parleur qui triomphalement nous annoncera une vérité allemande. Toutes les semaines les départs se succèdent, plus simples ceux-ci, mais les bénéficiaires s'en vont pas moins heureux. Ils se passeront très volontiers du speech du Colonel boche. Des jeunes arrivent aussi pour partir. A Worms, j'avais fait des démarches pour Yves Uguen. Le 29 juillet, je le vois radieux : il ne croit pas à son bonheur. Il part dans trois jours. Nous passons la journée ensemble. Il me raconte la vie à Worms chez Hans Beth qu'il a enfin quitté. La veille ils ont eu bien peur. A onze heures alerte, les avions passent, font le tour de Worms. Tous sont couchés, ça ne leur sourit pas de descendre à la cave. Mais le danger menace. Le chef de poste vient leur ouvrir la porte, introduit la clé dans la serrure : "Pschi-i ...". Fracas épouvantable, les lits sont secoués, les fenêtres s'ouvrent avec violence. En un clin d'oeil, tout le monde est sur pied emportant leurs effets sous les bras et se trouvent dans la cave, en chemise ... Plusieurs bombes tombent dans la direction de l'usine à gaz qui touche le kommando. Les anglais doivent viser les gazomètres (cent mètres du kommando). Pourvu qu'ils les ratent.

Le lendemain, en allant au travail, ils voient le beau travail, à cinquante mètres du kommando : la bombe est tombée sur une école protestante, vide, sur l'hôpital protestant (plusieurs victimes) et au milieu de l'usine (dégâts matériels). Ils l'ont échappé belle. Les Allemands ne devraient pas établir les kommandos au milieu des grandes villes, près des usines surtout. Mais ils se moquent bien des conventions. Enfin le jeune part, il promet de ne pas m'oublier et de passer chez moi ! J'en suis heureux car il pourra tranquilliser mes chers parents sur mon sort. La nourriture n'est pas riche certes, mais le travail n'est pas dur non plus.

La vie monotone du Stalag me pèse ; je languis de cette oisiveté forcée ; les furoncles me font moins mal. Le médecin me conseille de travailler pour prendre l'air, quelques jours par semaine. Tous les matins, quand cela me sourit, je suis un des cultivateurs et en charrette ou en camion, me dirige vers un village voisin (Rotheim, Pfedersheim). J'aide à la moisson. Bientôt je dois aller tous les jours, bon gré, mal gré, à Oggersheim, près de Ludwigshafen dont j'aperçois les cheminées, les gigantesques gazomètres d'Oppau cachant le sinistre "Kommando 1000". Je continue la moisson, suis les faucheurs, lie les gerbes, charrie la récolte, aide au battage. Les civils sont très sympathiques. Je mange à leur table. Change de patron à ma guise, évitant bien entendu les moins

intéressants. Village catholique, prière avant et après repas, mais d'une moralité déconcertante, pourrie. Influence des soldats : occupation en 1918, puis la masse des soldats allemands en ses vieux et jeunes n'ont qu'une préoccupation : jouir de la vie. Conversations dégoûtantes. Récolte de cornichons et concombres sur les bords de la route de Frankenthal-Manheim. On en apporte au Stalag. Champs d'oignons à perte de vue. Nous en profitons. Le dimanche nous nous faisons un extra : salade de concombre à l'oignon et au vinaigre. Je demande à repartir en kommando. Par malheur un furoncle repousse me faisant souffrir plus que jamais. Dois rester. Suis de nouveau obligé de passer des journées et des nuits à plat ventre sur des planches dures et mal jointes. Quant tout est fini, de nouveau Oggersheim : arrachage de pommes de terre primeurs ... en août.

"Tréteaux captifs"

Tous les dimanches après-midi, la troupe artistique du Stalag donne une représentation. Les lits nous servent de tribune et la scène est montée. Les pauvres qui y passent leurs nuits doivent chaque jour déménager. Sketches, scénettes, comédies en un acte ("Le médecin malgré lui"), chants par des artistes d'opéra ou chanteurs à la Radio. L'orchestre, dirigé par un ex-membre de l'Opéra comique de Paris, nous donne des morceaux de valeur, symphonies, marches. Pendant quatre heures nous ne sommes plus prisonniers devant ce luxueux décor, ces acteurs magnifiquement vêtus (tout de papier). Nous croyons assister à une fête de gala en France. Un prisonnier a laissé pousser ses cheveux et s'est fait faire par un copain une splendide indéfrisable qui ferait honte à beaucoup de coiffeurs pour dames en France ! Les Allemands (officiers) qui se plaisent à y assister en sortent éberlués : "Mettez, disait un officier schleu, un français tout nu dans une salle fermée à clé. Le lendemain vous ouvreriez la porte à un homme richement habillé". Ils ne peuvent comprendre comment avec des planches, du papier, des outils trouvés ici et là on puisse arriver à des résultats pareils. Un artiste parisien peint des décors splendides ... Et se termine par un chant final précédé d'une partie de jazz effrénée. En chœur les assistants chantent :

Ainsi se termine ce dimanche
Nous aurions très bien pu le passer
Dans un coin beaucoup plus gai
Cela viendra on vous le promet.
Nous sommes ici hélas, nous n'y pouvons rien !
Il faut savoir prendre le temps comme il vient
Et si ce spectacle a pu vous plaire

Alors frappez bien fort dans vos mains
Et si nos gardiens nous laissent faire
Vous reviendrez dimanche prochain !

Par des applaudissements frénétiques, tout le monde remercie la troupe de nous avoir fait oublier nos misères quelques heures. Le cuistot crie : "au casse-croûte, au jus". Un quart de thé, une ration de pain et margarine. C'est la triste réalité qui réapparaît, inexorable.

Fin août. Une surprise. Séradin Jean, en costume de zouave. Vais le trouver. Il en avait assez de son patron (un Beth aussi) et ne pouvant obtenir son changement, a pris la fuite. Mais il a mal combiné son affaire : il est parti en allant au travail. Une demi-heure après l'alerte est donnée et on le trouve caché dans un champ de patates. Il marche en sabots de bois dix fois trop grands. Je lui donne souliers, une chemise, paire d'espadrilles. Il s'en va faire quinze jours en Strasscompagnie. Huit jours après son départ, je me promenais avec un Le Gall de Kerhuon quand je vois Séradin bondir vers moi, joyeux : "Je vais être rapatrié en tant que frère aîné de quatre enfants mineurs". (Il n'en a pas ... Son maire s'est débrouillé. Celui de Trégarantec lui a peur d'en faire autant pour moi ... Pourtant on n'en finirait pas de compter ceux qui partent ainsi avec de faux papiers). On a fait venir Séradin au camp de discipline. Nous ne nous quittons plus. Récapitulons notre passé. De Guingamp à Worms nous ne nous sommes pas quittés. Depuis trois mois nous étions séparés et voilà que nous nous retrouvons, cette fois pour être définitivement séparés ! Ellégoët doit être chez lui ; Jean me quitte ; de l'équipe il ne reste plus que Guillerm et moi.

Un mercredi de septembre la nouvelle parvient que le départ est fixé au lendemain. Pour leur faire honneur, les "Tréteaux captifs" décident de jouer ... La scène est vite montée. Séance à quatre heures. La pièce a un succès fou. Avant chaque acte, un interprète résume l'acte en allemand. Chants. Le Colonel nous permet de lancer "la Marseillaise". Avec quelle foi on la chante. En comprenait-il les paroles adressées à ces "féroces soldats" ? Il monte sur la scène, félicite les acteurs et décorateurs et promet de s'intéresser à eux. Souhaits de bon voyage aux partants à qui il paie ... un bock de bière à chacun, coeur magnanime !! ...

8 Septembre. Le départ, fixé à cinq heures. Longuement nous nous sommes entretenus Séradin et moi. Suis debout à cinq heures. L'accompagne jusqu'aux barbelés. Derniers adieux, promesses du partant de penser à ceux qui restent. Baisers d'amis, de frères de misère ... et il franchit la porte. C'est fini. Les barbelés nous séparent. Lui est le libéré

envers qui les boches se font aimables pour le laisser partir sur une bonne impression. Moi c'est toujours le K.G., le rebut, l'homme qu'il faut faire travailler à coups de bottes. La colonne disparaît bientôt dans la nuit et je reviens au Cirque, m'affale sur mes planches. Est-ce possible que le sort s'acharne toujours sur moi ? Il est des âmes dit-on dont la part sur la terre est d'être malheureuses. Suis-je dans ce lot ?? ... Toujours cet appel. Les Boches sans pitié des amertumes qui aigrissent l'âme des prisonniers crient, hurlent : "Vite, vite ! ...". Coups de bottes. Après l'appel, je reviens sur mes planches et laisse alors déborder mon cafard et couler mes larmes ...

A combien de départs ai-je déjà assisté ? Combien de camarades de mon pays m'ont serré la main, promettant de ne pas m'oublier ? Je les écoute, sceptique. Je voudrais leur crier : "Quoi ? Serais-tu un homme différent des autres ? Ne pas m'oublier quand tu seras parmi les tiens, qu'on te gâtera, choiera, que tu pourras circuler librement sans avoir un gardien armé à te suivre ; que tu n'auras plus cette cruelle obsession de te dire : "Reverrai-je un jour les miens ?". Ne suis-je pas condamné à vie à obéir aux caprices de nos vainqueurs ? Je sais que tu as un coeur et que les premiers jours, les premières semaines peut-être, tu penseras à ceux qui ne voient la nature qu'à travers les barbelés. Tu penseras aux nuits passées sur les planches, à l'insalubrité des camps, aux bestioles, aux vexations dont nous sommes à tout instant sujets, aux patrons intransigeants qui ne réclament de leurs prisonniers que le plus grand rendement possible, à cette vie démoralisante où tout s'acharne contre l'exilé, les événements même, les défaites continuelles de nos alliés, l'enthousiasme débordant de nos vainqueurs, leurs fêtes pompeuses qui nous font si mal au coeur parce qu'elles célèbrent une victoire éclatante boche. Tu nous plaindras, toi camarade qui me sert à présent la main avec pitié. Mais le temps effacera ces impressions fâcheuses pour ton bonheur, les baraques des camps s'estomperont, les barbelés disparaîtront dans un épais brouillard qui enveloppera les prisonniers luttant avec énergie pour leur existence. Tu te diras : "Oui, untel est encore là-bas. Pauvre type !". Et puis, préoccupé de ton avenir et ton travail, tu seras noyé dans la masse des français, dans la lutte pour la vie. Tu prendras part aux kermesses pour les prisonniers et tous t'en remercieront. Mais beaucoup préféreront les galas, bals à notre profit. Oui, chantez, dansez, riez pour nous. Nous aussi, nous dansons dans les camps, d'une autre façon, il est vrai. Nous ne pouvons tout de même nous morfondre notre vie entière pour les prisonniers, direz-vous. Il nous faut la joie. Nous avons fait la guerre, nous aussi dans les usines, il nous fallait travailler dur. Le sort nous a été favorable ! Pourquoi pleurer pour vous qui avez tiré un mauvais billet ! ...". Nous savons que telle est la mentalité de beaucoup de Français. Seuls les parents qui ont leurs êtres en Allemagne

souffrent horriblement eux aussi, plus peut-être que les prisonniers car ils sont dans l'incertitude à son sujet ... Séradin m'a quitté : partout nous nous sommes partagé joie, cafards ... maigres rations ... Une douloureuse impression me dit que lui aussi m'oubliera. M'écrira-t-il seulement ? Je me sens affreusement seul ! et la soupe aux feuilles de betteraves a du mal à descendre ! Heureusement qu'il y a la messe et la communion quotidiennes. Quel réconfort de savoir que dans notre âme je tiens un Ami qui lui aussi a souffert ... Pardon du Folgoët. Suis heure par heure les cérémonies.

"Les tréteaux captifs" s'entraînent l'après-midi à la représentation de dimanche. Ils sont fiers des éloges du colonel allemand et s'attendent à pouvoir - avec son approbation et aide - améliorer la scène. Cette amélioration arrive d'une drôle de façon et ceci montre la Perfidie boche ne cherchant qu'à tout enlever de ce qui soutient le moral du captif.

Un ordre arrive au Stalag, que tout homme de troupe, non sous-officier, et non malade, doit être "expédié" en kommando de travail, même les acteurs ... Parmi ceux-ci il n'y a que quatre ou cinq sous-officiers, les autres tombent sous le coup de la loi ! Démarche de Dutil après des Allemands. L'ordre est formel : départ demain à dix heures. Le colonel s'excuse, il n'y peut rien ! Pourtant tout dépend de lui. Nous avons appris ensuite que tout cela vient d'un caporal alsacien, ennemi à mort des français, S.S. , amené au Stalag par son parti avec mission de tout faire pour rendre impossible la vie au Stalag. Le colonel n'y peut rien en effet ; car, un membre du parti a partout la priorité même sur les supérieurs. Nous ne le connaissons que trop ce caporal depuis trois mois qu'il est à Frankenthal ! Souvent il circule parmi nous, écoutant nos conversations, nous espionnant. Un chien qui ne peut voir un costume français l'accompagner. Il est toujours en laisse ... sans quoi il sauterait à la gorge du premier habillé de kaki. Et c'est un alsacien qui a fait paraître cet ordre, s'étant réservé, par son cynisme, le moment propice. Il a attendu que le colonel en présence assistât à une représentation et félicitât la troupe, lui promettant de plus beaux jours. L'ordre est donné et demain : départ.

Le lendemain la troupe part. Celui qui jouait le rôle de jeune fille doit à son grand regret passer chez le coiffeur et se transformer en homme. Ils s'en vont à l'usine Opel Blitz, à Rüsselsheim, près de Frankfurt-am-Main.

Le mouvement Pétain est en vogue. Discours ... L'impopularité de l'Homme de Camp Dutil augmente sans cesse. Un vote est décidé. Dutil doit aller en kommando chez Opel lui aussi. Il goûtera les amertumes du kommando et se mordre les doigts de n'avoir pas eu pitié de ses frères

travailleurs. Le nouvel Homme de Camp est sympathique. Les distributions de la Croix Rouge sont plus nombreuses, la cantine est plus fournie. On peut y acheter des cigarettes (gauloises vertes), auparavant invisibles. Mes furoncles cessent. Dois repartir à Worms. Le travail ne me sourit guère. A la longue on s'habitue à la vie du camp.

Worms-am-Rhein chez Laun Georges

26 septembre.

J'arrive à Worms pour la seconde fois. Dois travailler chez Laun (ex-patron d'Antoine), un avare ; Chamberlain l'appelons-nous à cause de son inséparable parapluie. Mon ex-patron ne prend plus de prisonnier depuis mon départ. Je suis résolu à ne pas rester longtemps chez Laun. Sa réputation est faite. Dès le premier jour je m'emploie à tout essayer pour qu'il se dégoûte de moi. Nous sommes à trois qui travaillons chez lui : un Rossignol de Marseille, type de méridional prenant tout par le bon côté. Dès cinq heures Laun est à la baraque. Nous savons le faire attendre. Il tempête, mais n'ose aller trop fort. Les prisonniers qui ont passé chez lui ne sont plus à compter. Pas un ne reste une moisson. Ils préférèrent s'évader ... De nouveau je dois nettoyer les étables, étriller les bêtes.

Petit déjeuner hâtivement expédié et il nous faut arracher les pommes de terre. Avec amertume, je reprends de nouveau contact avec cette terre que je trouve si basse ! Le soir, les reins me font mal. Je ne fais pas preuve d'ardeur. Que les journées sont longues ! Souvent Laun me fait des remarques ... Je ne l'écoute pas. Il n'ose aller trop loin car les gardiens l'ont averti que si un prisonnier part, il n'aura plus personne. Il ne me quitte pas d'un pouce et prend nos attitudes "suspectes" pour des préparatifs d'évasion. Nous nous amusons à multiplier ses craintes. Petit, trapu, coiffé d'un inséparable chapeau mou à plumes (on n'est pas bon "aryen" si l'on ne porte sa plume d'oiseau de basse-cour), air niais, parlant peu, avare comme pas un, vieux doigts crochus. On l'écouterait, il ne nous laisserait pas une minute de répit. Nous nous rebellons, il ne répond rien, agit. Son silence me désarme. Il fait nuit quand nous quittons les champs et en arrivant à la maison, il y a les bêtes à soigner. Les derniers camarades sont arrivés plus d'une heure avant nous au kommando et cela chaque soir. Nous en avons marre. Un soir que nous venions à la maison, nous nous mettons tous les trois à l'arrière de la charrette. Laun, lui, est sur le siège devant et gravement comme un dictateur, tient les rênes. Nous arrivons en ville ; prestement, sans bruit, nous descendons et en route pour notre baraque. Nous nous passerons ce soir de dîner mais Laun devra cette fois signer ses bêtes lui-même.

Le lendemain il fait nuit de nouveau quand nous partons. Il n'a pas reparlé de l'histoire de la veille, mais au retour, il a obligé Rossignol à conduire les chevaux, espérant par là nous conduire chez lui. Arrivons en ville. Rossignol crie "Hue" à ses chevaux qui s'arrêtent, passent les rênes à son patron éberlué en disant : "Nous devons être avant la nuit au kommando, vous avez la lanterne allumée à votre charrette". Et tous trois reprenons le chemin du kommando. Laun a beau crier : "Komm, komm, Polizei", nous marchons. Si cela ne fait pas l'affaire de Laun nous en subissons nous-même les conséquences et sommes obligés d'entamer les colis si précieux au camp ! Le lendemain nous lui disons : "Ou bien nous arrivons au kommando avant la nuit ou bien nous irons au stalag ... On lui fait entendre que dans ce cas il n'aura plus de prisonniers. Laun capitule et tous les soirs, le souper nous attend à sept heures. Nous aurions fait autant (nous unir) chez Hans Beth, il ne me serait pas arrivé l'histoire du lundi de la Pentecôte.

Fin septembre. Je venais à peine d'arriver chez Laun. Le regain, fauché fin août, était mis en tas sur quatre perches pour sécher. Les perches sont posées en pyramides. Le regain est placé dessus, l'intérieur est vide et du bas on laisse un espace vide pour laisser passer l'air. Nous ramenons ce regain à la maison. Après dîner Laun ne nous laissait pas une minute pour la digestion. Nous nous entendons pour l'éduquer encore sur ce point. A midi nous mangeons à toute vitesse, et à pas de loup sortons du salon (nous mangeons au salon, le patron à la cuisine) par la fenêtre, allons au hangar et nous camouflons au dessus du tas de foin. Quelques minutes plus tard Laun rentre au salon. Stupéfaction, les oiseaux se sont envolés ... Ils nous croient évadés : lui, sa femme, et sa fille, affolés, fouillent la cour, appellent : "Chan, Louis, Peter". Pas de réponse. Personne aux étables, personne aux écuries. Viennent au hangar, appellent, rien ! ... Nous rions sous cape tous les trois. A une heure tapante (on est militaire ou on ne l'est pas) nous descendons en cachette. Ils se demandent d'où nous sortons. "Nous avons été parler à des camarades". Le lendemain, même histoire. Le surlendemain, nous sortons ostensiblement du salon, et, à leurs yeux montons sur le foin. "Nous avons droit à une heure de repos, nous le prenons". Laun ne dit rien. Il se contente d'atteler lui-même ses bêtes afin qu'à une heure, nous ne perdions pas une seconde. C'est le dressage du dompteur par la bête, sans bruit, ni cris, ni coups. Et le résultat est on ne peut plus encourageant !

Mais Laun m'en veut et j'emploie la réciproque. Il me surveille spécialement. Je me demande pourquoi. Un jour il m'en donne l'explication : ma lenteur au travail. Je lui réponds que je mérite bien mes 70soixante dix pfennigs. "Fais attention, me dit-il, je pourrais te dénoncer

à la police pour ce que tu m'as fait le jour où Hans Beth t'a fait travailler chez moi pour planter les pommes de terre". Je ne me rappelais plus du tout de l'histoire. "Et puis mon ami, pensai-je, c'est un peu tard pour me dénoncer, six mois plus tard". Je proteste énergiquement mais Laun n'est pas si bête qu'on le croit. "Méfiez-vous de l'eau qui dort", dit-on. Il se rappelait très bien à quel endroit j'avais planté les patates d'où il concluait que ce ne pouvait être que moi qui lui ai joué l'histoire, oh ! pas grave, mais qui chez les Boches peut prendre une proportion considérable quand l'acte est classé dans le dossier "sabotage". Pour cela, ils n'ont pas de pardon. Je m'en suis tiré à bon compte et narre l'histoire à mes deux collègues qui ne comprenaient rien à la discussion. Laun avait besoin d'aide pour planter des pommes de terre. Antoine était malade au kommando. Bien entendu, le choix s'est porté sur moi, le bon à rien (le bon arien cette fois). Une occasion pour lui - Hans Beth - de ne pas me voir. Je n'étais pas enchanté car je connaissais bien Laun de réputation. Antoine m'en avait assez parlé : insupportable au travail, ne vous quittant pas d'une semelle, critiquant ceci !, blâmant cela, pointilleux sur toutes les petites minuties (il ne fallait pas qu'il voit une tache sale aux vaches), ne laissant une seconde de répit. Les jours de pluie, me disait Antoine, c'était un calvaire de rester à la maison : un travail n'était pas encore achevé qu'un autre était déjà fixé. Il fallait changer de place aux affaires. Ce qui était dans un coin, le mettre dans un autre, quitte à recommencer le lendemain. Le matin en allant planter les pommes de terre, j'étais résolu de prendre ma petite revanche de prisonnier, inoffensive en soi, mais considérable pour qui connaît l'avarie de Laun et le prix que représente en Allemagne un sac de pommes de terre. Chez Hans Beth, je m'amusais à passer la sarceuse sur les jeunes betteraves sucrières. Quinze jours après elles dépérissaient. Jo Bihanéis me racontait dernièrement que dans le champ il y avait à tous endroits des coins où les betteraves avaient oublié de pousser !! Hans Beth avait cru à une maladie. Malheur pour moi s'il avait su la vérité. Nous arrivons au champ. Laun me place à un bout. Il y a plusieurs sacs de pommes de terre semence. Je plante, plante. Les reins me font mal. Au bout du champ, il y a un champ de seigle. Je surveille Laun et sa fille qui conduit la charrue. Quand ils ont le dos tourné, je lance quantités de pommes de terre dans le champ voisin. Chaque fois la moitié de ma corbeille y passe. Laun a remarqué que mes sacs se vidaient bien vite, mais ne se doutait du tour que je lui jouais. J'étais à Worms au temps de la moisson. Le propriétaire du champ a du être bien étonné de trouver parsemée dans son seigle une telle quantité de pommes de terre et comme elles ne tombent pas du ciel il a du penser à la "méchante" d'un K.G. de Laun Georges. J'aurais voulu voir la tête de Laun à cette nouvelle.

Je suis chez Laun depuis huit jours. Rossignol, toujours en quête d'histoires, imagine un tour à jouer au vieux Chamberlain. En sortant du salon, nous avons trois quarts d'heure devant nous. Nous voyons la chère petite carriole à quatre roues. En moins de temps que pour le dire le coup est fait. Je monte sur le tas de foin, puis sur la charpente du hangar me pose sur une poutre, laisse tomber la corde que je portais. Au bout on fixe la carriole et de l'autre bout les deux camarades tirent. La carriole monte, arrive à la poutre, je l'y attache, retire la corde et descends ... Laun arrive. Nous le suivons au travail comme si rien n'était. Nous rentrons le soir et voyons la fille désolée ! La carriole a disparu ! Malheur ! Laun devient pâle, l'idée d'être obligé d'en acheter une autre le rend malade. La fille lui raconte que toute l'après-midi elle l'a cherchée ... en vain ! Nous prenons part à leur malheur et affectons une mine attristée ! Ce n'est que trois jours plus tard que Laun, levant la tête, remarque la carriole suspendue au haut du hanger. Il est furieux, mais ne laisse rien voir. En son for intérieur, il doit bénir le ciel de lui avoir épargné une telle dépense ! A nous la corvée de la descendre, mais nous le faisons de bon coeur car pendant trois jours nous avons bien ri de sa mine. Il marchait le front ridé, soucieux, tout à la pensée de savoir où avait passé sa carriole.

Il a beaucoup de poules. Je ne sais s'il a remarqué qu'elles pondent beaucoup moins depuis l'arrivée des prisonniers. Peut-être ont-elles aussi la phobie des Franzosen, phobie qui porte sur leur système ... de ponte ? Ce que nous savons c'est que le dimanche soir au kommando nous nous faisons de ces omelettes "royales" et à bon compte, arrosées, mes amis, oui, arrosées de vin rouge. Depuis si longtemps que nous n'en voyions la couleur. Eh bien, tous les dimanches, nous en avons grâce à la gracieuseté "non voulue" de Laun Georges. Depuis plus d'un mois, Rossignol descendait à la cave prendre des pommes de terre pour les cochons. Il y remarque plusieurs fûts, tire une bonde ... "Grands dieux ! du vin rouge !". Le lendemain il descend muni ... d'une paille. C'est peu de chose une paille, mais quels services ne rend-elle pas à un prisonnier ! Délicatement Rossignol enlève le bouchon en ayant soin de tout examiner. Laun pourrait très bien, le rustre, y mettre sa marque qui pourrait indiquer si quelqu'un a touché au fût. Mais à malin, malin et demi ! Mon camarade y trempe sa paille, aspire le délicieux nectar qui le revigore tant. Tous les jours, la scène se renouvelle. Mais il faut penser aux copains. Les bidons ne manquent pas au kommando. Un petit tuyau de caoutchouc est vite trouvé et glou, glou que fait le vin descendant dans le bidon : "Glou, glou ! Je ne serai pas pour ces voyous !". Depuis que je suis chez Laun c'est moi qui descends à la cave. Je trouve bien vite la paille dissimulée contre le mur et mon tour de déguster ce nectar et d'en faire profiter mes camarades. Mais à cette allure le tonneau se

viderait bien vite. Chaque fois je descends avec le bidon plein d'eau. Et j'administre le baptême ... à la laïque bien entendu !

Mais le travail me déplaît de plus en plus et je vois avec frayeur l'hiver approcher. Laun n'aura pas besoin de trois hommes. Un lui suffira ! Les autres pourront être expédiés en usine. Il s'agit de revenir au Stalag. En 1939 j'avais eu un furoncle en haut de la cheville droite : la trace subsiste toujours. Et voici que la plaie s'ouvre de nouveau. Je n'ai pas mal mais je prétexte de ne plus pouvoir marcher. Visite au docteur de journée au kommando. Laun ne veut pas me nourrir à ne rien faire. Il demande de me faire partir au Stalag. Le 15 octobre, je reprends la route Frankenthal après cinq semaines de travail chez Laun.

Frankenthal

15 octobre.

J'arrive de nouveau au Stalag. La vie n'est guère changée. Le cirque est toujours aussi vaste et de plus en plus peuplé. J'ai reçu beaucoup de colis, fais ma petite cuisine. Tous les matins, messe et communion. Lie amitié avec un séminariste de Chartres, partageons tout. Il fait froid ! Tout autour du Cirque : boue immonde. Je lis à longueur de journée. M. l'aumônier est très sympathique. Il me confie son bureau pour y lire à mon aise. Au cirque c'est un brouhaha assourdissant. Il me serait impossible d'y suivre les idées d'un livre sérieux. Mon camarade de Plouzédé est libéré. A Worms j'avais acheté des harmonicas pour les enfants, un briquet pour Pierre, des pipes allemandes à long tuyau recourbé. Je lui donne pour remettre à mes parents. Les six mois continus avec des furoncles m'ont affaibli considérablement ainsi que la vie au Stalag, dans l'air empesté du Cirque. Le médecin me dit que je devrais me reposer, à l'air et suivre un régime fortifiant. A Frankenthal j'étais mal placé pour cela ! Sans les colis je touchais juste pour pouvoir vivre. Je réponds à la messe, comme le 8 septembre, jour du pardon du Folgoët. Toute la journée j'ai suivi heure par heure les cérémonies, me voyait à la messe, en pique-nique, à la procession si grandiose. Cette année le pardon a dû être plus pieux que d'habitude, devant les malheurs dont la pauvre France est accablée et je pense à mes bien aimés parents qui doivent prier avec tant de ferveur pour les prisonniers dont le retour semble s'éloigner de plus en plus. "Courage, m'écrivait Bernadette, voici bientôt la fin". Oui, Bernadette, jusqu'à la fin, je garderai courage parce que toi, ma mère par devoir, tu m'as inculqué des notions chrétiennes. Il t'a fallu beaucoup de courage, au temps de ta jeunesse que tu sacrifias volontairement, pour pouvoir nous élever et nous instruire

chrétiennement. Un autre courage que le mien parce que tu avais le pouvoir d'user de ta liberté. Te voilà seule à présent avec trois petits enfants qui sont la joie de tes jours sombres et la récompense de tes sacrifices d'antan ! Tu es seule pour les élever et les éduquer dignement et pieusement. Et tes lettres (oh ! tes lettres ! si tu savais quel réconfort elles sont pour moi) m'incitent au courage et à la confiance en Dieu et en la Vierge du Folgoët devant laquelle, à cette heure, tu te prosternes et fais prier tes trois petits innocents pour le retour prochain des captifs. Quand je pense à toi, la solitude me pèse moins. Avec quel amour, je regarde les photos que tu m'as expédiées, photos des trois petits de la famille, de Kerfelgar. Vous tous supportez dignement les souffrances que Dieu nous envoie, pourquoi moi ne le ferais-je pas ? Mes peines sont dures certes, mais pas au-dessus de mes forces, surtout quand je considère celles que doivent supporter les frères séparés de leurs épouses et de leurs enfants. Vous les avez subies vous aussi, Père, pendant quatre ans, à la dernière guerre. Et à celle-ci votre coeur de père doit se déchirer encore davantage de voir vos deux fils et un beau-fils subir le même sort. Mais vous avez aussi un coeur de chrétien et vous savez que les souffrances ne sont pas vaines. Notre sainte Mère qui nous a quittés si tôt nous protège d'en haut, j'en suis certain, et s'attachera à rendre nos peines supportables. Toutes les journées au Stalag, je pense à mes parents et ce m'est un réconfort. Mais je me demande avec crainte ce qu'il leur adviendra avant la fin de la guerre. Les Allemands ne resteront pas éternellement en France, ils en seront un jour chassés. Comment accepteront-ils de quitter cette forteresse de Brest qui leur est si utile ?? Ils ne reculeront devant aucun crime, aucune dévastation. Sortiront-ils indemnes, mes parents ? Tant que cette incertitude de l'avenir me pèsera je n'aurai pas de repos.

Je vais demander au capitaine allemand s'il me serait possible d'écrire à ma soeur en Amérique. Sans hésiter il agréé à ma demande. J'écris une carte à Christine qui doit se demander ce que deviennent soldats et parents. Cela lui fera certainement plaisir de nous savoir tous en vie (reçois la réponse en avril 42 et depuis lors nous correspondons régulièrement).

25 octobre. J'étais en train de lire quand on vint m'annoncer que le médecin m'appelle. "Si tu veux une place de repos, dit-il, je t'en ai trouvée qui te conviendra. On demande quinze convalescents pour un Oflag !". J'accepte avec une certaine appréhension, ne serait-ce pas un guet-apens. Je me rappelle l'histoire de dix copains volontaires pour les vignes et qu'on a expédié dans une fonderie. Le même sort nous est-il réservé ? A Dieu vat ! Si le travail est trop dur, je trouverai j'espère de nouveaux furoncles. A la cantine, on distribue des cigarettes. Je dépense

les pfennigs qui me restent. On se sait jamais. A Ludwigshafen on n'en voyait pas la couleur.

Rassemblement des quinze à six heures. Le gardien doit venir nous prendre. Personne. Il arrive à neuf heures. Nous nous mettons en route. Timidement nous lui demandons où nous allons. "Dans un oflag, dit-il, à Mayence (Mainz). Vous y serez très bien : cigarettes à discrétion, chocolat, et puis 'nix arbeit". Nous croyons quand même car ils ne sont pas assez malins, ces Boches, pour pousser si loin leur raffinerie. Nous allons à Mayence. Prenons le train à Frankenthal, passons par Worms, nous nous gardons bien de descendre. Adieu cité antique de Luther, adieu Hans Beth, Laun et Cie. Puissé-je ne plus vous revoir ou plutôt puisse-je vous revoir après la guerre, en vainqueur ! Que je vous ferai payer cher vos vexations. En attendant vous continuez à martyriser nos frères. Mais la vengeance sera terrible, puisse-t-elle être prochaine ! N'y aurait-il pas eu des français chez vous, avec quelle ardeur j'aurais souhaité chez vous une pluie de bombes pour que vous voyiez que la guerre n'est pas si belle que vous le dites. "Es ist schön Soldat zu sein", chantez-vous. Il est beau d'être soldat. A présent oui que vous êtes les rois de l'Europe ! Mais gloire humaine passe "es geht aller vorüber". Napoléon a passé et nous sommes sûrs que vos défaites futures seront proportionnées à vos triomphes actuels, seront si écrasantes qu'aucun peuple n'ait jamais connu dans l'histoire. Comme dit Ste Odile : des peuplades de l'Orient déferleront sur la Germanie (le Reich si vous préférez) et y sèmeront la ruine ; rien ne poussera là où ils auront passé et les peuples opprimés, d'un commun accord, se soulèveront contre leur tyran. Vous vivez à présent dans le bonheur et l'insouciance, vous riez et vous vivez du malheur des autres, vous ruinez les pays, les affamez pour en amener les richesses chez vous et vous en gaver. La vengeance ne sera que plus terrible et plus juste. Vous chantez à présent, morpions de douze ans : "wir werden weiter marschieren, wenn alles unscherben fällt. Heute gehört uns Deutschland une morgen die ganze Welt". Vous voulez être demain les maîtres du monde même si tout tombe en ruines. Gare au doigt vengeur de Dieu ! Tremblez, tyrans, craignez perfides ! ... Si vous saviez le sort qui vous attend.

Le train quitte Worms, traverse la plaine du Palatinat. Nuit noire. Les projecteurs de Mannheim-Ludwigshafen-Worms balaient le ciel ! C'est vraiment féérique. Bad Kreuznach et puis Mainz.

Mainz (Mayence) Oflag XII B

Nous descendons du train. La gare est faiblement éclairée à cause de la défense passive. C'est la gare sud (Sud Bahnhof). Longeons de grands établissements puis montons des escaliers. Pente très raide, montons environ 200 mètres. En bas nous distinguons la masse sombre de la ville. Rentrions dans une vieille caserne du Moyen-Age, une véritable forteresse ; un soldat y monte la garde. Passons dans un bureau boche et puis sortons. Grande cour. Au fond, des barbelés. Un autre soldat y monte la garde. Il est armé d'une mitrailleuse. Mot d'ordre passé de notre gardien. On ouvre la porte des barbelés. Rangée double, l'intérieur est garni de fils de fer entrelacés. Les deux portes sont ouvertes. Nous pénétrons dans la cour. "Mon vieux, me dit un copain, s'évader d'ici doit constituer un drôle de sport". On nous fait coucher dans une baraque. Il est 1h.

Le lendemain à huit heures nous sortons. Partout des officiers français qui se promènent, discutent. Ils sont de tous grades, du sous-lieutenant au général (général de brigade Bernard). Passons à la fouille. On me prend tous mes livres pour les passer à la censure (je les recevrai deux jours plus tard sauf deux : Assimil, manque de respect pour nos vainqueurs, Malet et Isaac ! Isaac = nom juif). Le livre est jeté au feu. J'ai beau réclamer, disant que c'était mon livre d'histoire au collège. "C'est un Juif qui l'a écrit". Douches très propres, désinfection. On nous conduit alors à la caserne proprement dite, celle des officiers prisonniers. Grande bâtisse, neuve (construite en 1923 par les français, ceux-ci ne pensaient pas qu'en 1940 elle servirait de camp aux officiers). Très bien entretenue. Les officiers subalternes occupent les chambrées, les officiers supérieurs les bureaux. Colonels et général ont une chambre chacun. Les hommes de troupe occupent deux chambrées au rez-de-chaussée. Nous sommes une quarantaine en tout. Chambrée très propre, lits à deux étages, draps (!), sacs de couchage, armoire personnelle : vingt heures dans chaque chambrée. Tout a l'air sympathique. Il y a trois prêtres à l'Oflag. M. l'aumônier, curé de Tremblecourt, M. Lelièvre François, vicaire à Neuve-Maison et un professeur du Collège de Jarville, tous trois du départ de la Moselle. Ils me font un chaleureux accueil et m'invitent à partager leur repas du soir. Il en sera ainsi tous les dimanches soirs. Nous sommes là plutôt pour nous reposer que pour travailler. Mon travail sera de balayer deux chambres occupées par quatre commandants, et à huit heures et seize heures je leur monte le jus. C'est tout !! Le reste du temps je suis entièrement libre !! ...

Vie à l'Oflag

Sept heures lever, toilette. Pour assister à la messe, je me lève à six heures. La chapelle est dans un local au rez-de-chaussée ; un bon nombre d'officiers y assistent. Je sers la messe. Le dimanche, la grande messe est chantée dans la salle du théâtre, l'autel sur la scène. J'y sers aussi le 8 décembre. La plupart des officiers y assistent. Huit heures appel. Les officiers se mettent en rang. Seuls général et colonels en sont dispensés. Le capitaine allemand arrive, tous sont au garde-à-vous. Le lieutenant interprète salue l'officier allemand. Ça ne change guère avec les Stalags si ce n'est que la discipline est mieux observée. Café à huit heures : thé de plantes allemandes plutôt. Pour vaincre la monotonie de leur vie, les officiers ont établi des cours, des conférences. Une véritable université y est constituée et toutes les matières y sont étudiées. La bibliothèque est très fournie et chacun a la possibilité de satisfaire ses goûts. C'est d'ailleurs l'unique distraction. Tout le temps, les officiers sont enfermés derrière les barbelés où ils sont condamnés à rester jusqu'à leur libération. Un certain nombre est parti en France pour aller en Syrie. De temps en temps un groupe de vieux commandants barbus est rapatrié. Les autres ne quitteront pas les barbelés. On les voit, chaque matin, déambuler dans la cour. Le général a un coin réservé. Pensif, les mains au dos, il en fait le tour pendant une demi-heure. Les autres se promènent. Si par hasard, quelque étrangère (!) passe derrière les barbelés pour se rendre à la forteresse occupée par les Allemands, il faut voir les officiers, des vieux décrépits de cinquante ans souvent, se précipiter aux barbelés épiaient avidement la proie qui ne leur est pas destinée. Pauvre France ! Les jeunes eux font du sport (volley-ball, football). Le matin c'est un poème que d'assister (en cachette bien entendu) à la culture physique des officiers barbus ... Un cinéaste en tirerait des films mirobolants au possible. La captivité pèse sur le cerveau de ces pauvres vieux qui n'ont plus la force de volonté des jeunes et leur détraque le cerveau. En août, un colis de forme bien bizarre est arrivé à l'Oflag. Un commandant s'était fait venir sa gaulle de pêche et, dans les chauds après-midis d'août, les officiers ont pu assister à une scène comique. Assis sur une caisse de bois, le commandant s'exerçait à la pêche, dans la cour peu fertile hélas en animaux aquatiques. Insensible à l'hilarité générale, tant boche que française, il jetait majestueusement sa gaulle et, attentif, attendait que "ça morde". J'oubliais de dire qu'il était en "petite tenue". Pourvu que la captivité ne dure pas trop pour ces pauvres hères, nos dirigeants. Mes quatre commandants ne valent guère mieux. Ils ne me parlent que pour se lamenter sur leur sort. Le plus jeune d'entre eux a cinquante cinq ans et ils ont des enfants en âge de se marier. Ils vivent une vie monacale, sont d'une avarice sordide. Tous les mois, ils envoient chez eux des mandats de cent vingt marks (deux mille quatre cent francs) et n'osent dépenser un pfennig inutilement. La bière est libre ; ils n'en prennent que le dimanche. C'est trop cher. Terrible cette soif de l'argent.

Tous ne sont pas ainsi, c'est la minorité, un clan fort : les Intouchables comme on les appelle. Pour passer d'agréables soirées, les officiers, jeunes, ont établi un cabaret aux petites tables rondes fabriquées par eux-mêmes. Pendant que l'on déguste son demi de bière, un groupe de jazz vous charme de chansons, de musiques follettes, de swing. Répertoire de nouvelles dont les Boches s'ils les entendaient, ne seraient pas enchantés.

Deux ou trois fois, la troupe de l'Oflag joue avec brio "le Cid" et "Mademoiselle de la Seiglière", des scénettes humoristiques, parfois trop poussées, à tel point qu'un certain dimanche de décembre le général, outré, s'est levé et a quitté la séance, prétextant un besoin. Après la séance, il a dit que c'était honteux pour des officiers de donner des scènes pareilles devant des officiers allemands. Il y a une limite de pudeur, dit-il, qu'un officier doit respecter surtout devant ses ennemis. Nous ne devons pas gâcher l'honneur de la France. Ils ne recommenceront pas ...

A midi, les officiers, à tour de rôle, vont à la soupe. Les Allemands ont voulu que les hommes de troupe passent les premiers, puis les officiers ; commandants, lieutenants et capitaines mêlés, attendent leur tour, gamelle à la main. Malheur à qui oserait "brûler" une place. Il se fait bien vite remettre à l'ordre même par ses inférieurs en grade ! La nourriture ne change pas avec celle des stalags. En Novembre, ils mangent encore des pommes de terre de l'année dernière. Un camion est, un jour, arrivé à l'Oflag chargé de ces patates. Une puanteur morbide. Patates, rutabagas, betteraves, telle est leur pitance. Ils ne sont plus à l'âge d'or d'avant-guerre et certains bons vivants songent avec amertume à leur bombance d'autrefois. Mais ils ne sont pas à plaindre. Des colis leur arrivent de toutes les Croix Rouges possibles, d'Afrique. J'ai une marraine à Casablanca (Marill 19 avenue d'Aunade) ... Et dans les chambrées, le soir et les dimanches, il se fait de ces festins qu'envieraient bien des Français en France. Nous nous tirons d'affaire aussi. Dans une chambrée, deux sont chargés de la cuisine et se chargent tous les jours de ramener quantité de saindoux. Nous nous faisons frites, ragoûts. Vraiment on ne se croit pas prisonnier, à ces heures-là.

La plupart de mes camarades hommes de troupe sont très intéressants. Nous formons un groupe uni, partageons tout comme des frères. Il en est d'autres qui mériteraient le nom de crapule. Tel ce nordiste, rougeaud, un oeil disant zut à l'autre, d'une abondance de paroles incroyable, ne reculant devant aucun scrupule pour gagner des marks. Ses poches en sont pleines et tous les mois il en envoie jusqu'à deux cent (quatre mille fangs) chez lui. Comment les gagne-t-il ? Personne n'en sait rien. Il fait le mendiant près des officiers et vend aux Boches ce qu'il a reçu, cela à des

prix fous ; vivant bien, trop bien même. Chez lui (ce doit être un cantonnier), il n'a jamais fait si bonne chaire. Son armoire est pleine de cigarettes de toutes sortes. Craint des officiers car il rapporte tout aux Boches, il est là depuis 1940 et n'en sortira pas. De même Raymond Plâ qui est là depuis novembre 1939, enthousiaste pour les Boches, très craint des officiers car il est hypocrite. Il n'a jamais assez loué nos ennemis. Qui veut rester à l'Oflag, qu'il s'attire les bonnes grâces de Plâ. Les autres peuvent s'attendre à déguerpir un jour ou l'autre (je commence à sentir que mon repos ne durera pas longtemps) : c'est à lui qu'on attribue l'insuccès d'une évasion par un souterrain que creusaient les officiers. Ils l'achevaient, quand, sans que l'on sache pourquoi, les Allemands sont entrés directement à l'endroit où travaillaient les officiers. Et rien à faire pour le faire partir ! Pour cette évasion, des officiers s'étaient avisés de creuser un souterrain dans une salle sous le rez-de-chaussée vide. Avec des instruments primitifs ; couteaux, pioche trouvée dans le débarras, ils se sont mis à l'oeuvre en Janvier 1940. Des officiers creusaient, d'autres retiraient la terre par poignées, d'autres la transportaient à l'aide de vieux bouteillons de soupe. Le souterrain devait partir de cette salle, traverser une cour et aboutir à une petite butte derrière les barbelés. Il ne leur restait plus que quelques mètres à faire (dix mètres). Une nuit, ils étaient à l'oeuvre quand la porte de la salle s'ouvre et laisse pénétrer des officiers boches accompagnés de sentinelles armées de mitraillettes. Il a fallu lever les bras et se rendre ... Si près du succès ... Nul n'a su qui les a dénoncés. Mais tous pensent avec raison au sinistre Plâ. Les officiers "coupables" sont allés purger leur peine ailleurs. Ce mois de Novembre d'autres officiers ont voulu remettre cela (naturellement tout a été bouché). Ils se mettent à l'ouvrage. Une après-midi, alors qu'ils y travaillaient, un adjudant boche passe par le couloir et entend du bruit à la cave. Il s'étonne, s'arrête et dit à celui qui l'accompagnait d'aller prendre du renfort. Un officier français qui était de garde voit le danger que court ses copains, sort par l'autre bout du couloir, fait le tour de l'édifice ... La salle est aérée par une petite ouverture. Il y court. Un boche est de garde, à côté, derrière les barbelés. Pour ne pas éveiller de doute le français se met à rire tout fort en disant à ses collègues : "vous êtes pris, fuyez !", puis il se met à déguerpir. Un à un les autres sortent du trou et courent après lui. Le Boche croit à une partie de cache-cache entre officiers et s'esclaffe. Tout est sauvé. Ils sont dans la cour, perdus dans le nombre et voient le renfort arriver, armé, heureux de faire une bonne prise ... On devine leur stupéfaction et leur colère ! Coup de clairon, appel immédiat. On demande aux coupables de se dénoncer, sinon punition pour tout le camp ... Insuccès.

Au mois de juillet dernier, Urcun (sous-lieutenant) a assisté à une évasion épique et hardie. Il se plaisait à me la raconter. En plein midi,

deux lieutenants veulent s'évader. Les Boches dînent, il n'y a que les sentinelles qui veillent. Nos deux officiers veulent passer par-dessus les barbelés sur lesquels ils ont installé une planche. Les barbelés font angle droit et la salle de théâtre y fait coin. Il s'agit d'amener la sentinelle devant la baraque pour qu'elle ne voie pas ce qui se passe derrière (évasion). Un groupe d'officiers se forme, ils discutent à haute voix, puis se disputent et en viennent aux coups. Attiré par le bruit, la sentinelle accourt et se tord de rire en voyant ce spectacle : deux officiers français qui se battent. Pendant ce temps, derrière la baraque, d'autres travaillent en silence, deux officiers passent sur la planche et gagnent le large ... Nos deux combattants cessent de se battre et redeviennent les amis ... qu'ils n'avaient cessé d'être.

Le 15 décembre à 8 heures, appel. Deux officiers manquent. Le capitaine allemand demande où ils sont. Personne n'en sait rien. Fouille de la baraque, des barbelés. Aucune trace de fuite. Ils ont dû acheter la sentinelle. Noël approche et l'appât de plusieurs plaques de chocolat dont elle pourra faire cadeau à sa bien aimée est trop fort ... Tous les jours, ils passent dans les chambres mendiant "schokolade" pour leurs petits et piteusement nous montrent la photo de leurs enfants. Quelle race exécration ! Après avoir pillé, ils vont venir mendier aux prisonniers ce que leur rapacité n'a pu accaparer en France.

A longueur de journée, je lis, j'étudie. M. Lelièvre me donne quelques "cours" de théologie, m'explique les passages abstraits et difficiles. Si je pouvais rester longtemps ici, quel rêve ! Je pourrai m'organiser, étudier comme à Quimper, dans le silence. J'étudie Tanguerey. N'oublierai ainsi pas trop mon latin ... Quelquefois, par temps clair, je monte au troisième et là je découvre un spectacle grandiose. Toute la ville de Mayence se déploie à mes yeux. Des toits à perte de vue, au fond de la banlieue des usines. Puis c'est la plaine et tout là-bas une chaîne de montagnes. Mont Taunus. Au centre de la ville coule le Rhin, le majestueux fleuve. A ma droite coule le Main, affluent du Rhin. Il traverse une ville industrielle, forêt de cheminées : Rüsselheim, les usines Opel Blitz où doivent travailler les ex-acteurs des Tréteaux captifs de Frankenthal. A gauche, au pied de la butte où se dresse l'Oflag, la cathédrale de Mayence, style gothique, assez simple. Et près règne une animation fiévreuse : HamptBahnhof, gare principale. Immense gare couverte où les trains défilent sans cesse. Et au fond, au-delà du Rhin, Wiesbaden - la ville où siège la Commission de l'armistice, la ville-"beauté" de l'Allemagne. Ne distingue qu'un amas confus de maisons. Des heures entières, je me délecte devant un tel panorama ! En 1938, je me réjouissais de voir de ma chambre la ville de Quimper dans sa vallée de l'Odette, cours tortueux du "fleuve", le mont Frugy. Qu'est cela comparé à cette vue ! Où grouille

la vie et hélas ! la fureur de destruction ... et à travers tout cela le Rhin passe, impassible à ces agitations humaines. Il en a vu d'autres. Napoléon n'a-t-il pas siégé à Mayence ? Rêveur, j'avale ce spectacle, ces millions de maisons qui s'étendent à perte de vue jusqu'à se tapir aux pieds des monts du Taunus dont j'aperçois la masse sombre. Que suis-je à côté de cette grandeur ? Moi misérable qui ne peux faire un seul mètre en dehors de ces satanés barbelés ? Je me penche ... Dans la cour déambule paisiblement un groupe d'officiers. Quelques jeunes lieutenants disputent âprement une partie de volley-ball et, près du préau, le général tourne tel un lion en cage. Je redescends. Me revoilà K.G.

On demande parfois des volontaires pour les corvées en ville. J'en suis très souvent. Ce sont les seules fois où je peux perdre de vue les éternels et abrutissants barbelés. Le camion dévale une forte pente en zigzag et nous sommes à Mayence. Les rues sont d'une animation extrême, les gens vont, viennent, affairés. Trams, autos circulent ... Tout le monde vaque à ses occupations, tout le monde est pressé. Passons par le Hauptbahnhof ! Des bombes y sont tombées ; magasins entiers détruits. Vaste place noire de monde. Des édifices la bordent, certains ont reçu des bombes de plein fouet et se sont écroulés. Pénétrons plus avant dans la ville, comme à Worms je suis intrigué de remarquer le grand nombre d'étoiles jaunes à cinq branches qui ornent la poitrine des civils. Dans l'étoile est inscrit : "Jude". J'ai pitié des vieilles femmes de plus de soixante ans, des enfants de moins de dix ans, des jeunes filles ainsi mises au ban de la société. Je n'ai pas vu un homme juif. Où sont-ils ? Dans des camps sans doute où ils mourront de misère. Les bons Allemands (les vrais Aryens) ne doivent entretenir aucune conversation, encore moins de relation, avec ces gens ainsi marqués. C'est honteux ! Où aboutit leur civilisation, leur lutte pour la culture (Kulturkampf). A Mayence, je fais une autre constatation non remarquée à Worms. Presque tous les magasins (lainages, chaussures, vêtements, ravitaillement) portent cette inscription en gros caractère : "für Jude, Eintritt verboten" (entrée interdite aux Juifs). Comment peuvent-ils vivre ces pauvres bannis si on refuse de les ravitailler et de les nourrir ? Vêtir ? Si un jour, la France prend le dessus il faudra appliquer le même principe, mettre une inscription à l'épaule des hitlériens. Pas la Croix gammée, ils en seraient trop fiers, mais des mots comme "nazi" et leur fermer l'entrée des magasins. Jamais on ne leur rendra la pareille, ils en ont trop fait et le Français est trop civilisé, pas assez raffiné en cruauté.

Notre camion longe le Rhin qu'enjambent de vieux ponts artistiques et des modernes à la construction osée. Passe au confluent du Rhin et du Main. En tourbillons les eaux de ce dernier se joignent à celles du Père,

"Vater Rhein" ! Nous chargeons notre camion, satisfaits d'avoir pris un peu d'air à l'extérieur du "Festung" (forteresse).

Reçois quelques colis ! Contrôle très sévère. Pourvu que Bernadette ne s'avise pas à y cacher des lettres comme je le lui ai demandé. Tout est fouillé ... jusqu'aux barres de chocolat qui sont cassées en deux. Pour avoir nos conserves, il faut porter la gamelle où le gardien vide la boîte qui reste en sa possession ... On sent un départ prochain. Noël arrive. Le passerai-je au Stalag ou ici ?? Une dizaine doit partir. Je pressens que je suis du nombre. Le 20 décembre (samedi) je devais creuser des silos pour les fameux rutabagas. Le gardien est pointilleux, il faut que le trou soit fait à la perfection. 6h sonnent. Il veut nous faire travailler encore. Je lui fais remarquer que nous n'avons rien pris depuis midi. Il me reprend avec colère : "Si tu es fatigué à l'Oflag, je puis me charger de t'en faire sortir". Pour rester ici il faut se mettre à genoux devant eux, satisfaire leurs moindres caprices. Cela je ne le puis? N'ai pas encore perdu mon point d'honneur ... heureusement.

Jeudi 25 décembre 41 Noël

La veille, messe à huit heures. Chants de Noël, la chorale de l'Oflag donne des chants de Noël anciens et modernes. Je me serais cru au Séminaire. Tous y mettaient du leur pour célébrer la venue du Messie, prince de la Paix si méconnu. Des confins du Pacifique jusqu'au plus petit pays d'Europe on se bat avec acharnement. Le monde a oublié Dieu et, laissé à lui-même, il s'est jeté corps et âme dans la plus atroce des guerres. "Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté". Dans la petite chapelle "souterraine" règne la Paix, la concorde. Tous, sans distinction de grade, prient Dieu de ramener la paix et la prospérité dans le monde ! Vêpres : chants en partie, psaumes également. Tout l'Oflag est là.

Après vêpres, séance de la troupe. Mystère de Noël en trois actes. Le monde laissé à lui-même se laisse entraîner par ses passions : 1) passion du travail, du Progrès. Dans tous les temps, l'homme a été esclave : esclaves de l'ancien temps, esclaves des machines aux temps modernes. 2) passion de l'argent, trois guerres (scènes de bombardements aériens). Pour avoir le bonheur et être délivré de ces chaînes, il faut recourir à Dieu (scène de la Nativité). Tous sont enchantés de cette séance qui nous a fait vivre quelques heures chez nous devant la Crèche du Divin Enfant.

Le soir de Noël, je dîne avec les Aumôniers. Parlons de la France, de la guerre. Ils ont une grande carte ... Depuis quelques temps, les Allemands

reculent du côté de Wiasma, Leningrad. L'hiver est rigoureux en Russie. Serait-ce une retraite comme celle de 1813 ? Comme Napoléon, les Allemands ont été devant Moscou, à présent ils se replient. Les trois prêtres espèrent surtout depuis quinze jours qu'est survenue la ...

Guerre Américo-germano-japonaise

L'Amérique a dû subir des pertes sensibles par la surprise de Pearl-Harbour, mais elle peut se relever vite. Avec le concours d'un tel pays nous sommes assurés que sans tarder finira ce calvaire. Le moral allemand doit être atteint du recul en Russie. Ne serait-ce pas signe de décadence ? Rommel reprend, il est vrai, les villes de Libye italienne (Benghasi, Tabruk, Barolia ...). Mais à quoi bon tenir en Afrique si en Europe l'avance russe s'accroît ? Bref, le moral est parfait. Si les Américains sont entrés en guerre, c'est qu'ils doivent se sentir prêts.

Il y a quelques jours une nouvelle nous a frappés. La mort tragique du général Huritziger, ancien de Lesneven. Personne n'a de doute que l'accident a été voulu. Le lendemain, après l'appel, carré autour du général Bernard. Le clairon sonne "Aux morts". Une minute de silence ... et le panégyrique du général.

28 décembre. L'adjudant lit la liste des partants. Comme prévu, j'en suis. J'aurais distribué du chocolat aux boches, je restais, mais jamais je ne me suis résolu à faire cette ignominie. Dis au revoir aux prêtres, à Urcun et fais mes préparatifs. Valise pleine de cigarettes et tabacs de toutes sortes (Chelbi favoris, Bastos). Tous les mercredis, nous touchions deux paquets de cigarettes et un de tabac. De plus à la cantine, on pouvait acheter des cartouches de cinquante paquets de gauloises. M'en suis servi car je pensais aux camarades des kommandos qui ne doivent pas goûter ce bonheur. Les officiers me remplissent les poches de tabac ... J'ai du cafard de quitter l'Oflag où j'avais trouvé un frère en M. Lelièvre, où j'avais toutes facilités pour étudier ... et il faut partir ... C'est de nouveau le travail des champs, à moins que ce ne soit l'usine.

Limburg, Stalag XII A

29 décembre. Départ de Mainz.

En quittant l'Oflag on nous prévient que nous allons à Limburg. Vais donc retrouver mon premier Stalag où je suis arrivé voilà un an. Dix heures du matin, le train part. Froid terrible, terre gelée. Traversons Mayence, le Rhin qui charrie des glaçons. Westbaden. J'aurais bien voulu

visiter cette ville si réputée. Du train que peut-on voir ? Passons par Koblenz après avoir suivi le Rhin qui coule entre des rochers escarpés, hérissés de Burgs du Moyen-Age. Rüdesheim avec son fameux monument de guerre (Niederwall-Denkmal). Koblenz et nous suivons le Lahn, nous éloignant de la France. De temps en temps, des français travaillent à la réparation des voies. Ils sont misérables, mal habillés. On leur jette des paquets de cigarettes. Avec quelle joie ils nous en remercient en agitant les bras. Certains croient à une farce. N'empêche qu'ils iront voir une fois le train passé. La surprise ne sera que plus belle. Et voici Limburg. Marche de quatre heures. Stalag. A l'entrée, l'aigle déploie ses ailes et tient dans ses serres la hideuse croix gammée. Rien de nouveau si ce n'est l'établissement d'un camp russe à l'autre extrémité du notre dont il est séparé par des barbelés. Défense formelle aux français de s'approcher à deux mètres des barbelés. Camp russe, camp des misères. Des soldats en guenilles, affamés (ils mangent jusqu'au goudron qui couvre les baraques), meurent par dizaines journellement.

On me met dans une baraque de départ pour le kommando. Ne restera donc pas longtemps. Froid glacial, moins quinze degrés. Terre gelée comme du ciment. Pour sortir de la baraque et rentrer, visites aux copains des autres baraques, il faut acheter la sentinelle par une cigarette. Ça suffit. A la tombée de la nuit, il faut s'attendre à être arrêté à tout instant par ces mendiants éhontés qui s'y faufilent à la faveur de la nuit et à l'insu des chefs et qui vous demandent : "hast du eine Zigarette ?". Rares sont ceux qui leur en donnent. Je préférerais la jeter au fumier. Passant par le camp russe, j'y jette des paquets entiers qui donnent lieu hélas !! à des bagarres à mort ! Ceux-ci ne sont pas civilisés et la misère, au lieu de les unir en frères, les transforme en loups ennemis entre eux.

1er janvier 42. Que peut-il y avoir de particulier dans un 1er janvier au Camp ? Rien ne change la monotonie de la vie. La veille petite pièce de théâtre et à huit heures je suis sur mes planches. La baraque n'est pas chauffée, les vitres sont couvertes de givre. Le lendemain messe.

Une équipe d'ouvriers menuisiers bretons arrive de Tchécoslovaquie où ils travaillaient dans les fermes. Ils ont beaucoup de cafard, les civils étaient très chics et en général anti-nazis. Quatre ou cinq jours après ils partent pour ... Ludwigshafen comme menuisiers. Pauvres gars, comme je les plains.

2 janvier. Grande animation au Camp. Boches furieux. Ils ont eu vent d'une séance faite dans une baraque où scénettes et chants étaient dirigés contre eux. L'officier avertit le camp que si pareille séance se renouvelait,

les membres de la baraque seraient amenés au camp disciplinaire. Cette fois-ci tout le Stalag est contraint de marcher de huit à midi et d'une heure à cinq heures. Bise glaciale. Pendant quinze jours nous défilons en colonnes, au pas, à quatre pattes sous les ordres d'un adjudant boche. Le 4 janvier il a neigé la nuit, cela n'arrête pas le "jeu".

7 janvier. Baraque se vide. Beaucoup de départs en kommandos, la plupart en usine. Je prévois déjà une I.G. de Kudwigshafen. A midi, le chef de baraque vient demander un volontaire pour les vignes. Personne ne s'avance. Il ne faut jamais être volontaire en Allemagne. "Bon, je dois donc désigner un d'office". Il revient peu de temps après : "Morvan Jean !". "Présent !". "Préparez vos bagages, vous partez dans une demi-heure". "Où vais-je ?". "Chez un vigneron à Oberwesel sur le Rhin!". J'avais déjà vu un séminariste qui en venait et se déclarait enchanté. Le Rhin coule entre les monts abrupts de Taunus. Des vieux burgs le dominant de leurs ruines majestueuses. "Travail dur, paraît-il. Les vignes sont à étages, parfois à pic sur le Rhin. Le fumier s'y transporte à dos. A Dieu vat ! Si je tombe chez un second Hans Beth je ferai de tout pour qu'il se dégoûte de moi. C'est à peu près le seul moyen de changer de place. Suis prêt. Le chef de baraque me conduit à la porte du Camp. J'y attends deux heures l'arrivée du gardien. Un autre français attend aussi, un ex-breton des Côtes-du-Nord habitant Le Havre (Jean Moign). Il travaillait à Starkenburg, près de "Traben-Trarbach under Mosel". Cela ne me dit rien car je ne vois pas du tout où cette ville peut "se percher".

9 janvier 1942, 27 mars 1945 : voir suite second manuscrit.

PAGES DU CAHIER MANUSCRIT

Page 4 : 3	Page 39 : 32
Page 5 : 4	Page 40 : 33
Page 6 : 5	Page 41 : 33
Page 7 : 6	Page 42 : 34
Page 8 : 6	Page 43 : 35
Page 9 : 7	Page 44 : 36
Page 10 : 8	Page 45 : 37
Page 11 : 9	Page 46 : 37
Page 12 : 9	Page 47 : 38
Page 13 : 10	Page 48 : 39
Page 14 : 11	Page 49 : 40
Page 15 : 11	Page 50 : 41
Page 16 : 12	Page 51 : 41
Page 17 : 13	Page 52 : 42
Page 18 : 14	Page 53 : 43
Page 19 : 14	Page 54 : 44
Page 20 : 15	Page 55 : 45
Page 21 : 16	Page 56 : 46
Page 22 : 17	Page 57 : 47
Page 23 : 18	Page 58 : 47
Page 24 : 19	Page 59 : 48
Page 25 : 20	Page 60 : 49
Page 26 : 21	Page 61 : 50
Page 27 : 22	Page 62 : 51
Page 28 : 23	Page 63 : 53
Page 29 : 23	Page 64 : 55
Page 30 : 24	Page 65 : 56
Page 31 : 25	Page 66 : 58
Page 32 : 26	Page 67 : 60
Page 33 : 27	Page 68 : 61
Page 34 : 28	Page 69 : 63
Page 35 : 28	Page 70 : 65
Page 36 : 29	Page 71 : 66
Page 37 : 30	Page 72 : 68
Page 38 : 31	Page 73 : 3